



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UN



Digitized by Google

GENT



19



24 K. 62

137 N38

137 N33

CARACTÈRES

DE

LA VRAIE

DÉVOTION,

Par M. L'ABBÉ GROU.



A PARIS;

À LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE,
quai des Augustins, n° 70.

M. DCCC. IV.

CARACTÈRES

—

—

LA VRAIE

DÉVOTION.

I.

MALGRÉ le refroidissement général de la piété, beaucoup de personnes professent encore la dévotion, mais peu en ont la véritable idée; presque tous suivent en ce point leurs préjugés, leur imagination, leur caractère, leur amour-propre. De là cette multi-

—

~~¶~~ — — — C A R A C T È R E S

tude infinie de défauts auxquels soient sujets les dévots de l'un et de l'autre sexe, de tout âge, de toute condition, et de tout état, et qu'on attribue mal-à-propos à la dévotion. Ces défauts ne sont pas tous de nature à nuire au salut ; mais ils nuisent à la perfection, et mettent obstacle à la sainteté. Ils sont de plus pour les mondains une occasion de raillerie et de blasphème ; pour les faibles, un sujet de scandale ; pour le commun des chrétiens, un prétexte qui les entretient dans le relâchement, et les détourne d'embrasser la vie dévote. Que de raisons pour les ames pieuses, sensibles à la gloire

DE LA VRAIE DÉVOTION. 3

de Dieu, à leurs propres intérêts et à ceux du prochain, de con-
gévoir d'après l'évangile une no-
tion exacte de la dévotion, et de
l'exprimer dans leur conduite !

Je me propose de leur en tra-
cer un tableau fidèle dans ce petit
ouvrage. Je les invite à en obser-
ver tous les traits avec un œil at-
tentif, et à jeter ensuite un regard
sur elles-mêmes. L'amour-propre
est si aveugle, la volonté humaine
est si lâche, que je n'ose espérer
qu'on tire de cette comparaison
tout l'avantage qu'il est naturel de
s'en promettre, soit qu'on ne se
voie pas tel qu'on est, soit qu'une
longue habitude passée presque

en nature, ôte à plusieurs le courage et même l'envie de se réformer, soit enfin qu'on trouve le modèle trop parfait, et que, dans le désespoir d'y atteindre, on n'essaie pas du moins d'en approcher.

Quoi qu'il en soit, je m'estimerai trop heureux qu'un petit nombre en profite. D'ailleurs je n'écris pas pour les seules personnes dévotes. Bien des chrétiens hésitent entre une vie commune et une profession ouverte de la solide piété. Cet écrit est peut-être le moyen dont Dieu veut se servir pour les décider, et les fixer irrévocablement dans le bien.

Tous les jours des pécheurs reviennent à Dieu ; ils ont ignoré jusqu'ici ce que c'est que son service ; ils seront bien aises de pouvoir s'en instruire dans un livre , dont la lecture ne demande que peu d'heures. Enfin la jeunesse qui commence à se donner à Dieu a besoin d'être éclairée , et de connoître la vraie route qui conduit à lui. Comme elle n'a ni préjugés à combattre ni mauvaises habitudes à corriger , il suffira de lui indiquer le chemin pour qu'elle y entre d'elle-même , et qu'elle se préserve ainsi de tous les travers et de toutes les imperfections d'une dévotion mal-entendue.

6 CARACTÈRES

C'est à elle sur-tout que je recommande la lecture de ce livre. Ceux qui sont chargés de son éducation pourront le lui remettre entre les mains lorsqu'ils la jugeront en état de le bien entendre, et d'en profiter, c'est-à-dire vers l'âge où la raison et le cœur sont suffisamment développés. Je ne crois pas qu'il soit à propos de le lui faire lire plus tôt. La première impression est toujours la plus décisive pour le bon ou le mauvais succès d'un ouvrage de piété : quand elle est manquée, on n'y revient guère. C'est pourquoi il vaut mieux attendre qu'elle puisse être solide et profonde.

I I.

Qu'est - ce que la dévotion ? Chacun la définit à sa manière. Pour un libertin être dévot, c'est croire en Dieu, et avoir quelques principes de religion. Pour un saint , c'est être abîmé et perdu en Dieu. Entre ces deux définitions extrêmes , il y en a un nombre presque infini de moyennes plus ou moins justes, selon qu'elles se rapprochent de l'une et s'éloignent de l'autre.

Pour la définir exactement , je m'attache au mot même et à l'idée qu'il exprime. Le mot *dévotion* est latin , et il est rendu précisément

en notre langue par celui de *dévoûment*. Etre dévot est donc la même chose qu'être dévoué à Dieu. C'est sur l'idée que présente à l'esprit le terme de *dévoûment*, que j'établirai tout ce que j'ai à dire sur la dévotion, après avoir averti que, quand il s'agit de Dieu et de nos devoirs envers lui, les termes doivent se prendre dans le sens le plus sérieux et le plus étendu.

Or, dans le français comme dans le latin, nous ne connaissons aucune expression plus forte que celle de *dévoûment* pour marquer l'attachement intime, la dépendance absolue et volontaire,

le zèle affectueux , en un mot la disposition d'esprit et de cœur à se soumettre à toutes les volontés d'une personne , à prévenir ses désirs , à embrasser ses intérêts , à tout sacrifier pour elle. C'est ainsi qu'on dit d'un enfant , d'un serviteur , d'un sujet , qu'il est dévoué à son père , à son maître , à son prince. On dit encore qu'un homme est dévoué à l'ambition ou à quelqu'autre passion , lorsqu'il ne pense qu'à la satisfaire ; qu'il en cherche tous les moyens ; qu'il y rapporte toutes ses vues et ses entreprises ; qu'elle l'absorbe tellement , qu'à peine peut-il s'occuper de quelqu'autre objet.

100 . . . C A R A C T È R E S

Le dévouement à l'égard de Dieu comprend tout cela dans le degré le plus éminent , et il y ajoute de plus une consécration , en vertu de laquelle la personne consacrée n'est plus à soi , n'a plus de droit sur elle-même , et appartient , par l'acte de religion le plus saint et le plus irrévocable , à l'Etre-Suprême auquel elle s'est dévouée.

Telle est l'idée que je me forme de la dévotion , en expliquant la signification du terme. La pratique du dévouement a , j'en conviens , son commencement , son progrès , et sa perfection ; mais l'acte du dévouement doit être

plein, entier et parfait dans la volonté, au moment même qu'elle le forme. Sans aller plus loin, et sur cette simple définition, on peut déjà juger combien la dévotion est rare parmi les chrétiens ; et si l'on est dévot soi-même,

III.

Le dévouement qu'on doit à Dieu est unique dans son espèce ; il est fondé sur des titres qui n'appartiennent qu'à lui, et qu'il ne peut partager avec personne. Dieu est notre premier principe et notre fin dernière. Il nous a créés et nous conserve à chaque moment.

Nous lui devons tout ce que nous possédons d'avantages de l'esprit et du corps : ce ciel, cette terre , et tous les biens dont nous jouissons , sont l'ouvrage de ses mains et des dons de sa bienfaisance libérale ; il dispose à son gré de tous les évènemens , et sa Providence n'a pour but dans ses desseins et ses arrangemens que notre bien.

Il nous a faits pour le connoître , l'aimer , le servir , et mériter par-là de le posséder éternellement. Enrichis , dès notre première origine , de tous les bienfaits de la Nature et de la Grace , une félicité durable étoit

attachée pour nous à l'observation du précepte le plus simple, le plus juste, et le plus facile. Déchus de cet état surnaturel par la désobéissance de nos premiers parens, Dieu nous y a rétablis par une invention admirable de son amour, nous donnant son propre fils, et vengeant sur lui nos péchés, pour avoir lieu de nous faire grâce.

Au bienfait général de la Rédemption, joignez les bienfaits particuliers : la naissance dans le sein de la vraie Religion et de l'Eglise catholique, la bonne éducation, tant de graces, tant de préservation, tant de péchés pardon-

nés ; tant de tendres reproches , et d'invitations secrètes à revenir à lui , tant de marques enfin d'une prédilection spéciale.

Dieu est notre souverain bien , et , à parler juste , notre unique bien . Comme nous avons tout reçu de lui , nous attendons aussi tout de lui , ne pouvant être heureux que par lui . Il est notre roi , notre législateur , notre rémunérateur , l'arbitre suprême de notre sort . Ajoutez ce qu'il est en lui-même , l'éternité et l'infinie de son être et de ses perfections . Mettez par-dessus tout cela ce qu'il nous est dans la personne de Jésus-Christ .

Arrez-vous à présent un ins-

tant : réfléchissez sur chacun de ces titres que je n'ai fait qu'énoncer : pesez-en toute la force ; estimez-en toute la valeur ; appréciez-en tous les droits , les sentimens qu'ils exigent de vous , et les obligations qu'ils vous imposent . Après les avoir considérés séparément , réunissez-les , et concevez , si vous le pouvez , l'étendue immense des devoirs qui en résultent par rapport à vous . Mesurez la capacité de votre cœur ; voyez si , quand il s'épuiseroit en respect , en amour , en reconnoissance , en soumission , il pourroit s'acquitter de ses dettes envers Dieu . Jugez si votre dévouement , quelque loin que vous

le portiez, sera jamais proportionné à tant de titres.

I V.

Tous les autres dévouemens les plus légitimes ne sauroient entrer en comparaison avec celui-là : la chose est évidente. Mais de plus, tout dévouement qui lui seroit opposé, qui y donneroit la moindre atteinte , qui même ne lui seroit pas entièrement subordonné, seroit un attentat que Dieu ne pourroit s'empêcher de condamner et de punir. L'hommage, le respect, l'amour, l'obéissance, qu'on rend à quelque créature que ce soit, ne sont justes et approuvés de Dieu

qu'autant qu'il les commande et les autorise, qu'autant qu'ils se tiennent dans les bornes qu'il a marquées, qu'ils se rapportent à lui, et qu'ils sont l'expression de l'hommage suprême, du respect infini, de l'amour sans égal, de l'obéissance absolue, qui ne sont dus qu'à lui. Le vrai chrétien ne connaît qu'un seul dévouement, dont tous les autres ne sont que l'extension et l'application; savoir, celui qui appartient à Dieu. Il ne consacre qu'à lui son esprit, son cœur, son corps; il ne respire, ne pense, et n'agit que pour lui; Dieu est le principe, le motif, et la fin de tous les devoirs qu'il

remplit à l'égard de ses semblables.

V.

Le premier et le grand objet de la dévotion ou du dévouement (car je me servirai indifféremment de ces deux termes) est donc la gloire de Dieu , et l'accomplissement de sa volonté. Dieu lui - même n'a pu se proposer d'autre fin dans toutes ses œuvres , et il ne permet pas au chrétien , ou plutôt il lui défend absolument d'en substituer une autre. Nous n'existons que pour glorifier Dieu , et nous ne le glorifions qu'en l'aimant et en lui obéissant. Cette gloire de Dieu doit tenir la pre-

mière place dans nos pensées et dans nos desirs ; elle doit être le grand mobile de nos actions. Toute autre intention, quoique bonne, quoique sainte, ne peut occuper dans notre esprit que le second rang.

C'est ce que nous apprend Jésus-Christ dans la prière qu'il nous a enseignée. Les premières demandes qui la composent ne regardent que Dieu et les intérêts de sa gloire. *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié* ; que toutes les créatures raisonnables vous louent, vous adorent, célèbrent à l'envi votre sainteté ; qu'elles vous imitent,

devenant saintes elles-mêmes ; parce que vous êtes saint, et parfaites comme vous êtes parfait ; et soyez ainsi sanctifiés en elles et par elles. Que votre règne arrive ; que toutes vous reconnoissent pour leur unique souverain ; qu'elles vous établissent le maître absolu de leur cœur, et vous invitent à y exercer le domaine suprême dont vous êtes si jaloux. Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Les Anges et les Bienheureux ne connoissent point d'autre loi que votre volonté : elle est le principe de l'ordre, de la paix, et de la charité qui règnent entre eux, et ils mettent tout leur

bonheur à l'accomplir. Qu'il en soit de même ici bas parmi les hommes ; qu'ils n'usent de leur liberté que pour la soumettre, non seulement à vos ordres, mais à votre bon plaisir, et aux dispositions de votre adorable providence. Tels doivent être les vœux les plus intimes et les plus ardents de la véritable dévotion. Sont-ce les nôtres ? Le cœur se joint-il à la bouche qui les profère chaque jour ? Nos intentions et nos actions répondent-elles de la sincérité de notre prière ?

V I.

Le second objet du vrai dévo-

est sa propre sanctification. Il la veut efficacement, non comme l'embellissement et la perfection de son ame, mais comme une chose dont Dieu lui fait un commandement qui lui est agréable, et qui contribue à sa gloire. Ce n'est pas pour se complaire dans les vertus qu'il s'efforce de les acquérir, mais pour plaire à Dieu. Encore n'est-il point empressé de savoir s'il lui plaît, agissant avec droiture et simplicité, sans chercher à se rendre témoignage de la bonté de ses actions.

De même, s'il évite avec soin tout péché et toute imperfection, ce n'est pas précisément parce que

c'est une souillure et une diffor-
mité de l'ame, mais parce que
c'est une offense de Dieu, un dé-
sordre qui blesse la sainteté et la
pureté infinies de ses regards , un
objet qui lui est odieux , et qui
provoque son indignation; en sorte
qu'en même temps qu'il est fâ-
ché, par rapport à Dieu , d'une
faute qu'il a commise, il est bien
aise du sentiment d'abjection et
d'humiliation que cette faute fait
naître en lui.

Il aspire à la sainteté, non pour
se l'approprier et la posséder
comme son bien, mais pour en
faire hommage à Dieu, et lui en
rendre toute la gloire, comme à
l'unique source de la sainteté.

Il veut être saint, non à sa manière et selon ses idées , mais suivant les vues et les idées de Dieu. Il n'ignore pas que sa sanctification est bien plus l'œuvre de Dieu que la sienne ; que, loin de pouvoir y travailler par lui-même, s'il y mettoit le premier la main, il ne feroit que gâter l'ouvrage ; que c'est à Dieu de commencer, de continuer, et d'achever; à lui de laisser faire ce grand ouvrier, de ne lui opposer aucun obstacle, et de le seconder par son consentement et sa coopération.

Enfin ses desirs ne le portent point à une sainteté sublime , par une fausse élévation de sentimens,

et par une jalouse émulation de certaines aînées privilégiées ; mais il ne souhaite autre chose que de remplir la mesure de sainteté à laquelle Dieu l'appelle, de correspondre aux grâces qu'il en reçoit, et d'être fidèle selon la portée de son degré ; aussi content de n'avoir reçu qu'un talent, pourvu qu'il le fasse valoir, que s'il en avoit reçu deux, ou même cinq.

V I I.

Le troisième objet de la dévotion, celui qui nous intéresse le plus, est notre bonheur. Il est inseparablement attaché à notre dévouement à Dieu. Etre heureux,

c'est être uni au souverain bien ; et le dévouement commence ici-bas cette union, pour la consommer dans l'éternité. Notre bonheur est encore une suite nécessaire de notre sanctification ; car c'est un principe certain que ce qui tend à rendre l'âme meilleure, tend par cela même à la rendre plus heureuse. La perfection et le bonheur sont entre eux comme la cause et l'effet. La chose est vraie même à l'égard de Dieu, en qui la félicité n'est pas tant une perfection, que le résultat de ses infinies perfections. Il est donc incontestable que la dévotion bien prise et bien pratiquée est la source et l'unique

source du bonheur solide que l'homme peut goûter sur la terre.

Mais ce bonheur passager n'est qu'une ombre, si on le compare à la béatitude éternelle que Dieu promet à ceux qui lui auront été dévoués. En pensant à sa gloire, il n'a pas négligé nos intérêts : au contraire, il a voulu qu'ils en fussent une dépendance, et que, dans notre soumission à sa volonté, nous trouvassions tous les avantages de la vie présente et de la vie future. Si la dévotion ne produit pas toujours cet effet ici-bas, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, mais à ceux qui l'entendent et la pratiquent mal.

28 . . . C A R A C T È R E S .

Aussi, dans les idées infiniment justes et infiniment simples de l'entendement divin, les deux autres objets se réduisent au premier, et se confondent avec lui. Où Dieu voit la gloire qu'il attend de nous, il y voit notre sainteté, il y voit notre bonheur. C'est la raison pourquoi le vrai dévot n'envisage sa sanctification, que comme un moyen de glorifier Dieu ; et son bonheur, que comme renfermé dans la gloire de Dieu, dont il est la suite. Il fait donc de cette gloire son principal objet, et la grande fin de ses actions, assuré qu'il est que, même sans y songer en particulier, il deviendra saint et heu-

reux, à proportion qu'il l'aura procurée. Il n'exclut pas les deux autres objets, à Dieu ne plaise, il y pense même souvent; mais le premier l'emporte, et œuvre, pour ainsi dire, les deux autres.

Il n'en est pas ainsi du dévot ordinaire; l'objet auquel il donne la préférence et sa plus grande attention est son salut. Il n'a que cette vue dans l'esprit; il fait ce qu'il juge propre à l'assurer; il évite ce qu'il croit pouvoir l'exposer: voilà la mesure de sa sainteté; il ne va guère plus loin. Quant à la gloire de Dieu, il est rare qu'il agisse directement pour elle, quoi qu'il ne veuille rien se permettre

qui lui soit opposé. Ainsi l'amour de ses intérêts, qu'il considère par-dessus tout, lui fait renverser l'ordre que Dieu veut qu'il mette entre ces trois objets. De là tous les défauts de sa dévotion.

V I I I.

Mais venons au détail des qualités qui caractérisent le dévouement à Dieu. Personne n'ignore que la dévotion est surnaturelle, sous quelqu'aspect qu'on la regarde; surnaturelle dans son objet, qui est Dieu connu, non par la raison simplement, mais par la foi; dans ses motifs, dans ses moyens, dans sa fin; surnaturelle,

en ce qu'il est impossible à l'homme d'en concevoir l'idée par ses seules lumières, de l'embrasser par sa seule volonté, de la mettre en pratique par ses seules forces; surnaturelle encore, en ce que, loin de favoriser en rien la nature corrompue, elle la combat, et se propose de la réformer.

On ne peut donc être attiré à la dévotion que par l'action de la grâce, qui éclaire l'esprit, qui sollicite la volonté, qui fortifie la liberté : on ne peut s'y maintenir, y faire du progrès, atteindre à sa perfection, que par le secours de la grâce.

Et comme, à l'exception de cer-

taines graces qui préviennent tout-à-fait l'ame , Dieu n'accorde les autres que par l'entremise de la prière , il s'ensuit que la première chose qu'inspire la dévotion est l'attrait pour la prière ; ou plutôt qu'elle même est cet *esprit de grace et de prière* , que Dieu promet par un prophète (1) de répandre sur son peuple. Elle est un esprit de prière , c'est-à-dire une disposition , une tendance habituelle de l'ame à s'élever vers Dieu , et à s'unir à lui , en adorant sa suprême majesté , en le remerciant de ses bienfaits , en lui demandant par-

(1) Zach. 12, 10.

don des offenses qu'elle a commises , en sollicitant les secours spirituels , nécessaires à sa foi-blesse ; elle est un esprit de grace, parce que cette disposition et cette tendance sont l'effet de la grace.

Je dis une disposition habituelle , qui subsiste toujours dans le fond de la volonté , qui la tient toujours tournée vers Dieu , et qui , selon l'occasion et le besoin , se produit par des actes exprès et formels , proférés de bouche ou de cœur. Ces actes exprès ne sauraient être continuels ; mais l'affection intérieure qui les produit et les anime peut et doit l'être. Et c'est de cette élévation habituelle

de l'ame vers Dieu , qu'on doit entendre le précepte de Jésus-Christ : *Il faut toujours prier et ne jamais se lasser de le faire* (1).

Si vous avez cet esprit de prière , ame chrétienne , vous avez la vraie dévotion. Mais vous ne l'avez pas encore , si vous n'êtes portée à prier que par devoir , par nécessité , et non par goût et par attrait ; si cet exercice vous est pénible , s'il vous répugne , s'il vous coûte de grands efforts ; si vous y êtes lâche , tiède , volontairement distraite , sujette à l'ennui ; si vous y comptez les momens , si vous l'a-

(1) Luc , 18 , 1.

brégez le plus que vous pouvez , si enfin vous payez Dieu comme un mauvais débiteur s'acquitte de sa dette. On peut , de cette manière, faire, par habitude, par routine, par respect humain ; parce que la règle ou l'état l'exigent , beaucoup de prières , sans avoir l'esprit de prière , et rien n'est plus ordinaire .

IX.

Mais cet esprit de prière est évidemment un esprit intérieur , puisque c'est un esprit de grâce , *l'Esprit qui demande pour nous , avec des gémissemens ineffables , l'esprit du Fils , que Dieu envoie*

dans nos cœurs, qui crie : Père, Père (1); c'est-à-dire, qui met en nous l'affection filiale, laquelle est comme un cri continual du cœur vers Dieu notre père. Ce divin Esprit est plus intérieur que ce qu'il y a en nous de plus intime ; et c'est sur les plus nobles facultés de l'ame, sur l'intelligence, sur la volonté, sur la liberté, qu'il déploie son action. La véritable dévotion est donc essentiellement intérieure ; elle réside dans le fond de l'ame, où elle inspire les bonnes pensées et les bons sentiments. Du dedans elle se répand sur le

(1) Gal. 4, 6.

dehors , et elle donne la vie à toutes les œuvres extérieures de la piété.

Que seroit - ce en effet qu'un dévouement purement extérieur, qui n'anroit que des paroles et de vaines protestations , ou tout au plus que des actions dont le cœur ne seroit pas le principe ? Ce ne seroit qu'un simulacre de dévouement, par lequel on pourroit tromper les hommes , qui ne jugent que selon les apparences , mais incapables d'en imposer à Dieu, dont les regards se portent droit au cœur. Pourvu qu'on leur rende des services utiles , les hommes se mettent peu en peine de la bonne

D

volonté de celui qui les oblige. Mais quel besoin a Dieu de nos hommages ? Il ne les aime qu'autant qu'ils lui sont glorieux ; et ils ne sont tels , qu'autant qu'ils sont sincères , et qu'ils partent du cœur.

La dévotion est encore intérieure , en ce qu'elle retire l'âme des objets extérieurs qui la dissipent ; la rappelant à elle-même , et la concentrant en Dieu qui lui fait sentir sa présence au-dedans. Elle lui apprend donc à recueillir les sens , à régler l'imagination , à arrêter les vaines pensées , à calmer les agitations , et à fixer l'inquiétude des désirs , à ramasser toutes ses forces pour se tenir unie

à l'objet auquel elle est dévouée. Par cette union intérieure avec Dieu , l'ame sanctifie non seulement ses prières vocales et mentales , non seulement la pratique de ses devoirs et des bonnes œuvres , mais encore les actions même animales , comme le boire , le manger , le dormir , et celles qui paroissent les plus indifférentes , telles que les conversations et les délassemens honnêtes , qu'elle sait rapporter à la gloire de Dieu , suivant le conseil de l'Apôtre.

La dévotion donne au chrétien la connoissance expérimentale de cette parole de Jésus-Christ : *Le règne de Dieu est au-dedans de*

40 CARACTÈRES

vous (1) ; parole dont nul autre que le vrai dévot ne comprendra jamais le sens. Dieu exerce ce règne par l'opération de sa grâce sur l'ame qui lui est dévouée , et la rend attentive à sa voix , par laquelle il lui intime à tout moment ses volontés. Et , comme cette voix est d'une délicatesse infinie , et qu'elle ne peut s'entendre dans la dissipation , dans le tumulte et le trouble des passions , l'ame qui , par une touche profonde , en a senti une fois les charmes , et qui connaît de quel avantage il est pour elle de s'y rendre docile , s'étudie

(1) Luc , 17. 4

à se tenir dans le recueillement, dans le calme, dans une certaine solitude intérieure, et dans une extrême attention, pour ne rien perdre des instructions et des avertissements que Dieu lui donne. C'est ainsi que le serviteur dévoué à son maître, qui est toujours prêt à accomplir ses volontés, ne se laisse point distraire par des soins étrangers, prête l'oreille à toutes ses paroles, s'applique à les bien comprendre, observe ses yeux, ses gestes, et les moindres signes de ses intentions.

Cette attention doit être continue, parce que l'action de la grâce sur l'âme l'est aussi. C'est

un fil qui la dirige , qu'il faut qu'elle tienne toujours en sa main , et dont elle ne peut s'écarte un moment sans s'égarter . Aussi , lorsqu'on s'est donné sérieusement à Dieu , éprouve-t-on que ses avers-
pissements intérieurs sont continuels , et se font remarquer bien sensiblement , jusqu'à ce qu'on ait acquis l'habitude d'agir en tout par l'esprit de la grace ? Alors cet esprit étant devenu familier et comme naturel , on le suit presque sans s'en apperevoir ; mais son influence sur toutes les actions n'en est que plus grande .

Si l'on objecte qu'une attention si forte et si soutenue est bien gé-

DE LA VRAIE DÉVOTION. 43

nante, je réponds en premier lieu que le vrai dévot ne fera jamais une pareille objection, et qu'elle ne lui viendra pas même à l'esprit. Cette réponse est sans réplique pour quiconque comprend ce que c'est que dévouement à Dieu. Je réponds en second lieu que, s'il y a de la gêne, l'amour l'adoucit, et que l'habitude rend aisé ce qui coûtoit beaucoup au commencement.

X.

· Ce seroit pourtant une grosse illusion de croire que la dévotion puisse n'être qu'intérieure, et, sous prétexte que Dieu voit le

dedans , de supprimer la prière vocale et les autres démonstrations extérieures. Nous sommes des hommes , et non de purs esprits. Il est juste que le corps ait part aux hommages de l'ame , et que nos principaux organes soient employés aux louanges de Dieu. C'est pour cela que nous les avons reçus , et c'est le plus noble usage que nous puissions en faire. Il faut que tout l'homme adore et prie.

De plus , l'ame elle-même a besoin d'être réveillée et soutenue dans sa piété par ce qui frappe les sens. Ainsi l'appareil extérieur du culte , l'ordre et la majesté des cé-

rémonies , les mouvements et les inflexions du chant , la vue des tableaux et des autres objets pieux , sont des choses nécessaires à l'entretien de la dévotion. La composition décente et humble du corps , les genoux fléchis , les mains jointes , les yeux modestement baissés , ou élevés vers le ciel , sont autant d'expressions du respect et de l'attention de l'ame dans la prière ; elle se porte naturellement et sans réflexion à accompagner ses sentiments de ces témoignages extérieurs.

Ajoutez l'édification qu'on doit au prochain , qui ne peut juger de notre piété que par ce qui en pa-

roit au-dehors. Ajoutez que la religion étant le premier lien de la société, elle exige un culte commun, public, extérieur par conséquent, où les hommes adressent à Dieu les mêmes vœux et les mêmes prières, et s'animent les uns les autres à chanter ses louanges. Le ministère ecclésiastique, qui est d'institution divine, est une preuve évidente de la nécessité d'un culte extérieur.

Il n'y a jamais eu de vrai dévot, même vivant dans la solitude, qui n'ait eu, chaque jour, des temps réglés pour la prière vocale. L'esprit intérieur lui-même inspire d'en faire à ceux qui s'appliquent

le plus à la contemplation ; et si , dans quelques occasions passagères , l'attrait au recueillement étoit si fort qu'il obligeât à suspendre cette manière de prier , il faudroit la reprendre au moment où l'on auroit plus de liberté d'esprit.

Soit donc qu'on prie Dieu dans les lieux d'assemblée , ou dans son particulier , il faut tellement s'adonner à l'oraison mentale , qu'on n'omette point la prière vocale . La première ne se soutiendroit pas long-temps sans la seconde , et dégénéreroit infailliblement en une superbe et dangereuse oisiveté . Autant qu'il est difficile de bien s'acquitter de la prière vocale si

I'on n'y joint la pratique de l'oraison mentale , où se puise l'esprit intérieur : autant l'est-il que l'ame se maintienne dans la nudité de la contemplation , si elle ne s'aide de temps en temps de la prière vocale. Il arrive même ordinairement dans l'oraison que l'ame vivement pénétrée ne peut retenir ses élans et ses transports., et qu'elle les exprime par des paroles , par des regards , par des soupirs , par des larmes , par divers mouvements qui lui échappent ; ce qui est une suite de l'union de l'ame et du corps , et de leur mutuelle correspondance.

X I.

Si c'est un abus d'exclure de la dévotion la prière vocale, c'en est un autre bien plus commun d'en bannir l'oraison mentale. Cela peut être excusable dans le peuple grossier et mal instruit, qui fait à peine usage de son esprit; encore dans la première jeunesse où l'extrême légèreté de l'imagination a besoin d'être fixée par quelque chose de sensible. Mais est-il pardonnable à des personnes mûres et suffisamment éclairées, de ne savoir prier qu'un livre à la main; de se persuader qu'elles sont oisives, si elles ne remuent les

50. CARACTÈRES

lèvres, et que Dieu ne les entend pas, si elles ne lui articulent leurs demandes souvent assez haut pour gêner ceux qui prient à leurs côtés ? Combien de femmes pieuses ne vont à l'église qu'avec quantité de livres, où leur dévotion est toute renfermée ? On les voit prendre ces livres l'un après l'autre, y chercher des méthodes pour entendre la messe, pour se confesser, pour communier. Les actes et les formules y sont tout dressés ; il n'y a qu'à les prononcer ; et, pourvu qu'elles n'en aient omis aucun, elles croient avoir dignement rempli leur objet, et que Dieu ne leur demande rien.

de plus. Toutefois le moindre acte que le cœur formeroit, le moindre sentiment qu'elles en ti-
reroient plairoit davantage à Dieu,
et leur seroit plus profitable. Mais
leur cœur est froid, sec, et vide;
il ne dit rien parmi ce flux de pa-
roles que la bouche profère.

En vain disent-elles que les prières toutes faites les touchent et nourrissent leur dévotion. J'ai beaucoup de peine à le croire de ces actes méthodiques et arrangés où sont exprimés en beau langage des sentimens étrangers à ceux qui les récitent, et peut-être à celui qui les a composés. Mais je veux qu'elles en soient touchées

la première fois à cause de la nouveauté , et que leur imagination en soit frappée bien plus que leur cœur. On se lasse au bout d'un certain temps de formules qui reviennent tous les jours : elles ne font plus d'impression ; elles ennient ; on ne les dit plus que machinalement et de mémoire ; il faut recourir à d'autres , dont on se dégoûte de même. Bientôt toutes les méthodes sont épuisées , et l'on ne sait plus à quoi avoir recours .

Pourquoi ne pas prendre de bonne heure l'habitude de se recueillir , de chercher comme David (1) dans son cœur la prière

(1) Psal. 18, 15.

Qu'on veut faire à Dieu , de se plaindre à lui-même de notre froideur et de notre insensibilité , de le conjurer de suppléer à notre pauvreté spirituelle ? Seroit-ce donc mal prier Dieu , que de reconnoître humblement devant lui son impuissance , d'attirer la grâce d'en haut par de profonds gémissemens sur sa misère , et , si l'on a par intervalles quelques bons sentimens , de les attribuer avec reconnaissance à l'auteur de tout bien ?

Quand la source de la dévotion est dans le cœur , elle est intarissable ; les affections qui en naissent sont toujours variées , et l'on

y trouve chaque fois un goût nouveau. Il n'est pas besoin, pour les exprimer, de discours étudiés ; les expressions les plus simples , les plus naturelles , et les plus vives , se présentent d'abord. Le silence même d'un cœur touché et attendri est plus éloquent que les paroles ; et , en mille rencontres , il n'a d'autre ressource que de sa taire pour bien témoigner à Dieu tout ce qu'il sent.

N'est-il pas visible que ces formules toutes digérées favorisent la paresse , et qu'elles dispensent de se préparer avant la prière , comme le sage l'ordonne (1) ? On

(1) Eccli. 18, 23.

n'a qu'à ouvrir son livre et qu'à lire ; il ne faut pas d'autre préparation.

Ne parlez point à ces personnes de la méditation. Elles ne peuvent pas méditer, disent-elles; leur tête succomberoit au moindre effort. J'avoue que la méditation est pénible pour quiconque n'est pas exercé à réfléchir ; que les imaginations vives y sont peu propres, et que peu de têtes sont capables de la soutenir long-temps. Qu'on leur propose de laisser les réflexions quand elles sont devant Dieu , et de passer bien vite aux affections ; elles répondront que leur volonté n'est pas facile à

émuvoir; que, si elles ont quelque bon mouvement , il disparaît en un instant , et que c'est pour cela qu'elles se servent de livres.

Si je leur dis de se tenir simplement en repos, et d'attirer doucement sur elles la rosée du ciel , par des actes vifs et courts , répétés de temps en temps , elles n'hésitent pas à condamner ce repos d'oisiveté , et à marquer leur aversion pour cette manière de prier , qui est pourtant celle des ames intérieures. Aussi ne le sont-elles pas , et craignent-elles de l'être. Et néanmoins elles se flattent d'être dévotes , parce qu'elles parlent à Dieu beaucoup et long-

temps , comme elles feroient à leurs semblables , et qu'au lieu de s'échauffer le cœur , elles se dessèchent la poitrine .

Qu'elles disent ce qu'elles voudront : l'amour-propre préside à leurs prières ; elles les font plutôt pour elles que pour Dieu . Leur but est de se rendre témoignage qu'elles ont prié , et elles croient en avoir une preuve palpable , quand elles ont récité jusqu'à perdre haleine un grand nombre de formules . C'est la même raison qui fait que plusieurs parlent haut , afin que l'ouïe leur serve de témoin . S. Antoine , qui étoit sans doute un vrai dévot , ne pensoit

pas ainsi, lui qui, interrogé quelle étoit la meilleure manière de prier, répondit : « C'est lorsqu'on prie sans qu'on s'en apperçoive. »

X I I.

Un autre abus de la dévotion extérieure est celui de multiplier tellement les pratiques, que la journée suffit à peine à s'en acquitter. On garde les anciennes, et chaque jour on en ajoute de nouvelles. Cela gêne l'esprit, et lui ôte sa liberté : cela prend souvent sur les devoirs de l'état : on laisse l'action pour la prière ; ou si l'on prie en agissant, l'attention est partagée, et l'on ne fait bien

ni l'un ni l'autre. Il est bon sans contredit d'entremêler ses occupations de quelques oraisons jacobatoires, et de suspendre quelquefois son travail, pour se renouveler dans la présence de Dieu. Mais ces retours doivent être courts, et plutôt du cœur que de la bouche.

Les personnes que j'ai en vue ici mettent leur dévotion à rester long-temps dans l'église, à courir les sermons et les saluts, à ne manquer aucune indulgence. Elles ont un calendrier où sont marquées toutes les fêtes qui se célèbrent dans les monastères et dans les communautés, et elles se fe-

60 CARACTÈRES

roient scrupule de ne pas s'y rendre. Elles se mettent de toutes les confréries, de toutes les associations ; ce qui les charge de tant de pratiques et de prières , qu'elles en sont accablées , et qu'il faut à la fin qu'un confesseur les en soulage : si pourtant elles n'y sont pas si fort attachées , qu'il ne puisse les faire consentir à en quitter une seule.

L'intention est bonne ; chacune de ces pratiques prise séparément est bonne ; mais il faut de la modération en tout , et dans l'exercice de la piété plus qu'ailleurs. Ce n'est pas l'esprit ni le cœur qu'on occupe par tant de pratiques

DE LA VRAIE DÉVOTION. 61
accumulées ; c'est l'imagination ; et l'on sait combien elle est vive, ardente , et insatiable , sur-tout dans le sexe dévot. Quand l'esprit intérieur ne produiroit d'autre bien que celui de mettre ordre à ces excès , et d'inspirer une dévotion réglée , modérée , raisonnable , c'en seroit assez pour engager les ames pieuses à s'y adonner.

X I I I.

La véritable dévotion n'admet aucune réserve. Elle consiste à se livrer tout-à-fait à la grâce , et à être résolu d'aller aussi loin qu'elle nous menera. Se livrer à la grâce , c'est ôter tous les obstacles qui ar-



rétent son action , à mesure qu'on les reconnoît ; c'est la suivre pas à pas avec une exacte fidélité , et non point la prévenir , ni se jeter dans tous les excès d'une ferveur indiscrette. On est sujet à cette faute dans les premiers transports de l'amour naissant. Plusieurs Saints se la sont reprochée , et en particulier S. Bernard , qui ruina de bonne heure son estomac par une abstinence forcée. Il y a aussi en cela de la tentation du démon , qui , dès l'entrée dans la carrière , essaie d'épuiser nos forces , afin de nous empêcher de la parcourir , ou même de nous faire revenir sur nos pas. On ne sera pas

exposé à y succomber, si, en fait de jeûnes, de veilles, et d'aus-terités sur-tout, on consulte un directeur sage, et si l'on s'en tient à son avis.

Mais, à cela près, il est évident que composer avec Dieu, que ne vouloir se faire violence que jus-
qu'à un certain point, que fixer le
terme de sa course spirituelle, et
être déterminé à ne le point pas-
ser, n'est pas se dévouer à Dieu,
mais se donner à lui avec mesure
et restriction. Qu'il entre toujours
de la réserve dans notre dévoue-
ment à l'égard des hommes; cela
doit être, puisqu'il faut au moins
que les droits de Dieu soient ex-

ceptés. Mais Dieu étant infiniment supérieur à tout ce qui existe, et rien ne pouvant limiter l'exercice de son domaine sur sa créature, son service n'est par lui-même susceptible d'aucune réserve, et quiconque l'embrasse doit l'embrasser sans exception ni condition. Car se dévouer à lui, c'est s'engager à ne plus connoître d'autre loi que sa volonté suprême, et à s'y conformer, quoi qu'il en puisse coûter à la Nature.

Et il ne faut point alléguer ici sa foiblesse, ni dire : Jamais je ne pourrai faire telle et telle chose, quand même la grace l'exigeroit de moi. La volonté de Dieu rend

possible tout ce qu'elle commande, parce qu'elle joint toujours au commandement les moyens de l'accomplir. Dieu seroit injuste, si, lorsqu'il témoigne desirer quelque chose de nous, il ne nous donnoit pas un secours suffisant, puisque nous ne pouvons rien de nous-mêmes. Vous lisez de certains traits héroïques dans la vie des Saints; et, en les admirant, vous renoncez à les imiter. Mais que savez-vous si Dieu vous demandera les mêmes choses? et s'il vous les demande, pourquoi ne pourrez-vous pas, avec sa grace, ce qu'ont pu celui-ci et celle-là? Ne vous effrayez donc point: ce

qui vous paroît aujourd'hui absolument impraticable vous semblera, sinon facile, du moins très-possible, quand le moment en sera venu.

Ce n'est pas toujours la mauvaise volonté qui détermine à faire des réserves secrètes, lorsqu'on prend le parti de la dévotion : si c'étoit elle, je ne balance point à dire qu'une telle dévotion seroit fausse et illusoire ; qu'on s'exposeroit manifestement à ne pas remplir ses engagements, Dieu ne nous devant point de grâces pour le servir à notre mode, et qu'on risqueroit même son salut, quelque desir qu'on eût de le met-

tre en sûreté. La cause ordinaire de ces réserves est que, voyant ouverte devant soi la vaste carrière de la sainteté, et consultant ses forces présentes, on se juge hors d'état de la parcourir toute entière. On se résoud donc d'y entrer, parce qu'on a une bonne volonté ; mais on se fait un plan conforme à sa faiblesse actuelle, auquel on prétend s'assujettir, sans aller au-delà.

Erreur grossière, qui vient en partie de l'ignorance, en partie de l'amour-propre attentif à se méanger, en partie aussi du démon jaloux de nos progrès. On devroit penser que nos forces n'ont d'au-

tré principe que la grace ; qu'elles croissent à proportion de notre fidélité ; que Dieu mesure toujours la grandeur du secours à celle des difficultés : en sorte que plus on avance, plus on se sent d'ardeur pour courir, plus on trouve de facilité à franchir les obstacles. Que diroit-on d'un enfant qui , ne faisant pas réflexion que sa force augmentera insensiblement avec l'âge , régleroit sur sa foiblesse présente le fardeau qu'il doit porter étant devenu homme, et ne voudroit pas croire qu'il en pourra porter alors un vingt fois plus pesant ?

Qui que vous soyez donc, qui

voulez vous donner à Dieu, donnez-vous à lui d'une volonté pleine et entière. N'entrez dans aucune composition ; n'appréhendez qu'une seule chose, de n'avoir pas assez de générosité. Croyez que la moindre réserve vous affoiblira pour les choses mêmes que vous consentez à faire de bonne grace ; et qu'au contraire le fardeau vous sera d'autant plus léger, que vous n'en diminuerez rien. Ceci ne peut paroître un paradoxe qu'à celui qui ne songe pas que Dieu déploie toute la puissance de sa grace en faveur d'une ame noble et généreuse, qui n'épargne rien pour lui plaire ; et qu'un cœur étroit et

resserré le constraint, malgré lui,
d'user aussi de réserve de son
côté.

Il n'est pas de mon dessein
d'expliquer en détail ce que c'est
que de n'avoir nulle réserve pour
Dieu, ni quelles sortes de réser-
ves, ouvertes ou cachées, entrent
dans la plupart des dévotions : je
passerois les bornes étroites de
cet ouvrage. La pratique en ap-
prendra là-dessus aux ames de
bonne volonté, plus que je n'en
pourrois dire.

X I V.

La vraie dévotion ne souffre
aucun partage. *Vous adorerez le*

Séigneur votre Dieu, et ne servez que lui seul (1). Telle est la loi du dévouement. L'adoration qui comprend l'hommage de l'esprit et du cœur, exclut toute réserve; et le service qui n'appartient qu'à Dieu seul, exclut tout partage. Tout autre service que le sien n'est légitime, qu'autant qu'il en est une suite et une dépendance. Jésus-Christ a déclaré que personne ne peut servir deux maîtres (2), tels que Dieu et le monde, dont les volontés sont contraires, les lois opposées, et par consé-

(1) Matth. 4, 10.

(2) Matth. 6, 24.

quent le service incompatible. Dieu me veut tout à lui : le monde me veut aussi tout à lui. Il n'y a nul moyen d'accorder leurs prétentions qui se détruisent mutuellement. Il faut que je choisisse ; et que, si j'aime l'un, je haisse l'autre; si j'obéis à l'un, je méprise les ordres de l'autre.

Comment peut-on se faire illusion sur une vérité si sensible ? Cependant tout est plein de dévots qui entreprennent de concilier les intérêts de Dieu et ceux du monde ; qui prétendent réunir dans un même cœur l'amour de Dieu et l'amour du monde ; et qui, pour vouloir être à tous les deux , ne

sont ni à l'un ni à l'autre. On pourroit leur dire ce que le prophète Elie disoit aux Israélites : *Pourquoi boitez-vous des deux côtés ? Si le Seigneur est Dieu, attachez-vous à lui ; si c'est Baal, suivez-le* (1).

On croit ne pas tenir au monde, parce qu'on a renoncé à ce qu'il a de criminel et d'évidemment dangereux. On néglige plus la volupté, qui est la principale divinité du monde; mais on est encore esclave de l'intérêt et du faux honneur. On suit, sur ces deux objets, des maximes réprou-

(1) III, Reg. 8, 21.

vées de l'évangile, faisant cas des richesses, de la noblesse, des dignités, de tout ce qui nous élève et nous distingue ; aimant ou désirant ces choses pour soi, ou pour les siens, les enviant dans les autres, et mettant tout en œuvre pour les conserver, ou se les procurer. On adopte en mille occasions les jugemens du monde, et l'on y conforme sa conduite. On est jaloux de son estime ; on craint de la perdre en se déclarant trop ouvertement pour la piété ; et l'on s'y maintient aux dépens de la vertu, malgré les reproches de la conscience. On appréhende ses ralenties et sa censure ; et l'on se

ménage de manière à s'en mettre à couvert : le service de Dieu en souffre ; on est gêné et tiré violemment de deux côtés ; le respect humain asservit et tient continuellement en des transes mortelles. On veut être à Dieu , et l'on rougit de passer pour lui appartenir ; on le prie à la dérobée ; on se cache avec autant de soin pour s'acquitter de ses devoirs de piété, que s'il s'agissoit de quelque mauvaise action. Quel esclavage ! quel tourment ! mais en même temps quelle infidélité ! quelle lâcheté ! quelle inconséquence !

Est-ce là être dévoué à Dieu ?
Ne mérite-t-il donc d'être servi

qu'en cachette ? Est-ce une honte de l'avouer pour son maître ? On ne veut pas s'afficher, dit-on. Si par s'afficher on entend faire parade de sa dévotion, l'étaler avec faste et ostentation, chercher à être vu et applaudi dans tout le bien qu'on fait, on a raison, et l'on suit le précepte de l'évangile (1). Mais entre s'afficher de la sorte, et trembler de passer dans le public pour serviteur de Dieu, pour dévoué à la gloire et aux intérêts d'un si grand et si bon maître, il y a un milieu, qui est d'aller rondement son chemin, sans

(1) Matth. 6, 18.

se mettre en peine si l'on est remarqué ; de suivre avec droiture sa conscience ; de rendre à Dieu, sans affectation, mais tout à découvert, l'hommage qu'il attend de nous pour sa gloire et pour l'édification du prochain ; et de ne réservé pour le secret que ce que lui-même veut qu'on dérobe aux regards des autres (1).

Le vrai dévot sait très - bien garder ce miſeu. Il ne craint pas qu'on sache qu'il sert Dieu de tout son cœur , et qu'il n'a peur le monde que mépris et qu'horreur : il s'en explique nettement dans les

(1) Matth. 6, 18.

rencontres où cela est nécessaire ; et où il faut fouler aux pieds le respect humain. Mais il n'en est pas moins soigneux de soustraire aux yeux d'autrui certaines pratiques de piété, certaines bonnes œuvres, dont il réserve à Dieu seul la connaissance. Il concilie de cette sorte ce que dit Jésus-Christ (1) : *Que votre lumière laisse aux yeux des hommes, de manière qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils en rendent gloire à votre père qui est dans les Cieux* ; et ce qu'il dit en un autre endroit : *Soyez attentifs à ne point pratiquer la jus-*

(1) Matth. 5, 16.

tice devant les hommes, pour être vus d'eux; et encore (1): Quand vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui affectent de prier debout dans les Synagogues et les places publiques, afin qu'on les remarque; mais entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et priez votre père en secret. Il a toujours présente à l'esprit cette sentence prononcée par le Sauveur (2): *Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le reconnoîtrai pour mien devant mon père; et celui qui aura rougi de moi en*

(1) Matth. 6, 5.

(2) Matth. 10, 33.

présence des hommes, je rougirai de lui en présence de mon père.

Je sais, au reste, qu'il est des ménagements que la prudence autorise; qu'une vertu foible ne doit pas s'exposer au grand jour, ni affronter trop ouvertement le respect humain, au risque de ne pouvoir soutenir les assauts qui lui seront livrés. Je sais qu'il est des cas où la déférence et les égards dus à un père, à un mari, à un maître, peu favorables à la piété, demandent qu'on s'observe, et qu'on leur cache soigneusement ce qui pourroit les offenser et les irriter. Ainsi en usoient les premiers chrétiens dans les persécu-

DE LA VRAIE DÉVOTION. Si

tions domestiques. Pour le bien de la paix, ils ne se découvroient ni à leurs parens, ni à leurs maîtres, ni à leurs amis idolâtres; le frère évitoit les regards de son frère qui l'éploit, la femme ceux de son mari, et en général le fidèle ceux de l'infidèle. Aujourd'hui plus que jamais il est des circonstances où l'on peut et où l'on doit tenir la même conduite. Il faut sur cela prendre et suivre l'avis d'un confesseur prudent.

Mais quand on n'est responsable à personne de ses actions, et qu'on n'a tout au plus à craindre que la censure impuissante des mondains, on ne doit pas balancer à

82 C A R A C T È R E S

la braver , à marcher le front levé ,
à se donner hautement pour ce
qu'on est et ce qu'on veut être .
Les partisans du monde craignent-
ils de se déclarer ? le craignoit-on
soi-même , lorsqu'on étoit de ce
nombre ? Le plus court est de
rompre absolument de cœur et
d'affection avec lui ; de prendre
une manière de voir , de juger ;
de parler , et d'agir , toute oppo-
sée à la sienne , de ne conserver
avec lui d'autres rapports que ceux
qui sont indispensables , et com-
patibles avec la piété la plus déli-
cate ; et du reste de renoncer à son
commerce , à ses plaisirs , à son
estime ; de se mettre au-dessus de

ses discours ; d'être bien aises , comme les apôtres (1) et tous les vrais disciples de Jésus-Christ , qu'il nous critique , qu'il nous blâme , qu'il nous méprise , qu'il nous calomnie et nous persécute.

Le dévouement à Dieu demande de nous ces dispositions ; et il nous y met , s'il est sincère. Lorsqu'on a pris ce parti sans biaiser , on en est bien récompensé , même dès cette vie. On se dégage de bien des entraves ; on est libre au dehors , paisible au dedans ; Dieu est content ; la conscience ne reproche rien ; et le monde lui-

(1) Act. 5 , 41.

même admire et approuve le mépris qu'on a pour lui.

X V.

La vraie dévotion est de tous les âges et de toutes les conditions; elle s'étend à toutes les situations et à toutes les actions de la vie.

Dès que le chrétien a le premier usage de la raison, il doit consacrer à Dieu les pensées de son esprit et les affections naissantes de son cœur. C'est des premices que Dieu est le plus jaloux; l'ordre veut que le dévouement de l'enfance soit le fruit du premier développement de son ame. Dans

cet âge heureux, où tout est candeur et innocence, plus l'esprit est dégagé de préjugés, plus le cœur est libre de passions, plus la conscience est pure : plus aussi l'on est susceptible d'une piété sincère, tendre, simple, et naïve (1). *Laissez venir à moi les petits enfans,* disoit Jésus-Christ ; ils ignorent eucore ce que c'est que malice ; le monde ne les a ni séduits ni corrompus ; ils sont exempts de toute souillure ; leur ame neuve est flexible à tous les mouvemens de la grace ; le royaume des cieux est tellement fait pour eux, que ,

(1) Marc. 10, 14.

dans un âge plus avancé, pour y être propre, il faut se rapprocher le plus qu'on peut de l'enfance.

Jeunes cœurs, donnez-vous donc à Dieu, et répondez à ses douces invitations. Vous êtes sensibles aux caresses d'un père et d'une mère : faites l'essai des caresses du Père céleste. C'est pour vous sur-tout qu'il est dit (1) : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* Laissez-vous envirer de bonne heure du vin de son amour ; et cette sainte ivresse vous préservera de la liqueur flatteuse, mais empoisonnée, que le monde vous présentera un jour.

(1) Psal. 33, 9.

Et vous, parens chrétiens, vous instituteurs de la jeunesse , vous qui dirigez sa conscience , hâtez-vous de la courber sous le joug du Seigneur. Il est bon de le porter dès les premiers ans ; l'ame s'y plie et s'y façonne sans peine ; et si , dans la suite , elle avoit le malheur de le secouer , il lui sera plus facile d'y revenir.

Plus les lumières de la raison s'étendent , plus on est inexcusable de ne pas se dévouer à Dieu. Les passions , il est vrai , commencent à se faire entendre , et leur bruit tumultueux tend à étouffer la voix de la grace. Mais il est aisé de leur imposer silence,

lorsqu'elles ne font que naître, ou du moins de préserver le cœur de leur séduction ; elles ne tiendront pas contre les exercices de piété, contre la lecture des bons livres, contre les bons avis et les bons exemples, et le fréquent usage des sacremens.

L'âge viril, où la raison est dans sa force, où le cœur a plus de consistance, et le caractère plus de solidité, seroit celui où la grâce agiroit le plus efficacement sur l'âme, pour la déterminer au parti de la dévotion, si les soins de la vie, si les soucis dévorans de l'ambition, si de mauvaises habitudes contractées dans la jeuuesse n'y

mettoient obstacle. Mais il n'en est point dont un esprit droit et une volonté forte ne puissent triompher. Et sur quel prétexte plausible le chrétien se dispense-roit-il alors d'un dévouement dont il sent mieux que jamais la nécessité et les avantages ? Si c'est alors qu'il s'occupe le plus sérieusement de sa fortune , n'est-il pas juste qu'il pense à l'établissement permanent que son travail doit lui assurer dans les cieux ; qu'il tourne vers cet objet , le seul intéressant pour lui , tous ses projets et toutes ses démarches ?

Dans la vieillesse , où les passions éteintes laissent à l'esprit

toute la clarté de ses lumières , et ne traversent plus les déterminations de la volonté ; où l'expérience a détrompé du charme et de l'illusion de la scène du monde ; où les objets ne font qu'une foible impression sur les sens amortis , où les maladies et la caducité avertissent que la fin de la vie est proche , et qu'on touche aux portes de l'éternité : tout invite , tout presse de donner à Dieu du moins les derniers momens de la vie ; et de le dédommager , par une piété solide et fervente , de tant d'années qu'on lui a dérobées pour en faire l'usage le plus honteux peut-être et le plus criminel. Il n'y a

plus à différer ; la mort s'avance à grands pas ; et il sera trop tard , lorsqu'une dernière maladie viendra nous surprendre.

La légèreté de l'enfance , la fougue de la jeunesse , les occupations privées et publiques de l'âge mûr, l'inertie de la vieillesse, ne sauroient être regardées comme des raisons de dispense , ou des excuses. Tout ce qu'il faut en conclure est que chaque âge présente des difficultés à vaincre ; et que , dans tous les temps de la vie , il est nécessaire , pour être à Dieu , qu'on se fasse violence.

X V I.

On doit porter le même juge-

ment des conditions. Chacune offre un côté favorable , et un côté contraire à la dévotion ; et aucune n'offre une raison légitime d'exemption. La grandeur a ses dangers pour le salut ; et l'on ne peut s'en garantir que par une protection spéciale de Dieu ; protection à laquelle on ne doit s'attendre qu'autant qu'on est dévoué à son service. Les charges publiques ont de grands devoirs à remplir, et elles exposent à de grandes tentations. Comment , sans la dévotion, se flatteroit-on de s'acquitter de ces devoirs , et de surmonter ces tentations ? Les soins et les occupations y sont multi-

pliées , et laissent à peine le temps de respirer ; mais si le cœur est à Dieu , on se trouvera libre au milieu de tous ces embarras , qui se changeront en autant d'occasions de lui témoigner notre obéissance et notre amour.

Combien se sont sanctifiés dans l'état militaire , où les obstacles paroissent si insurmontables ? combien dans la magistrature ? combien même dans le maniement des deniers publics ? J'excepte quelques états contraires par eux-mêmes au salut , proscrits par l'évangile , que personne n'est tenu d'embrasser , et qui ne sont que tolérés dans les gouvernemens

bien policés. Après quoi j'assure hardiment qu'il n'en est pas un où il ne se soit formé des saints, et où il ne s'en forme tous les jours. Dieu, auteur des diverses conditions de la société, en auroit-il établi une seule où il fût moralement impossible de se sauver ? Si dans quelques-unes il y a plus de difficultés, il y attache aussi de plus grands secours ; et tous ceux qui se sont abandonnés à sa conduite, en ont fait l'heureuse expérience.

La dévotion embrasse aussi toutes les situations : également avantageuse, également nécessaire dans la santé et dans la maladie, dans la prospérité et dans l'adversité,

dans l'opulence et dans l'indigence, dans la joie et dans la tristesse , dans les biens et dans les maux de la vie présente ; dans les biens , pour en empêcher l'abus ; dans les maux, pour aider à les supporter. Et , comme les maux sont incomparablement plus communs ici-bas que les biens , et que toutes les ressources humaines sont insuffisantes en beaucoup de rencontres , il en résulte que le dévouement à Dieu et la soumission à sa sainte volonté sont la seule consolation solide qui reste au chrétien parmi les afflictions et les croix, de quelque nature qu'elles soient.

Enfin la dévotion s'étend, par sa

nature, à toutes les actions; et il n'en est pas une qu'elle n'ait pour objet de sanctifier. Elle ne seroit pas un dévouement parfait, si elle ne rangeoit sous le domaine de Dieu tout ce qui peut y être compris. Or, telles sont toutes nos actions libres, qu'on appelle autrement humaines. L'intention de Dieu est qu'elles lui soient toutes rapportées, et qu'on les fasse pour sa gloire. Aussi le vrai dévot les lui consacre toutes sans exception, et les sanctifie par cette consécration. Il sait que, par-tout où l'homme doit agir conformément à la raison, le chrétien doit agir conformément à la religion; qu'il

ne suffit pas qu'il agisse en état de grâce ; mais qu'il doit de plus agir par un principe de grâce ; comme, pour agir raisonnablement , ce n'est pas assez que l'homme ait l'usage de la raison , s'il ne l'applique à ce qu'il fait actuellement. Ce principe , qui est d'une vérité incontestable , mène loin , pour peu qu'on prenne la peine de l'approfondir.

C'est donc se tromper de se croire dévot , parce qu'on s'acquitte chaque jour , par une espèce de routine , d'un certain nombre de pieux exercices ; et de vivre d'ailleurs dans la dissipation , se laissant aller sans contrainte à

toutes sortes de pensées , de désirs et d'actions , pourvu qu'il n'y ait rien de criminel. Dieu , à ce compte , n'auroit pour lui que certains temps de la journée , et nous ferions du reste ce qu'il nous plaisiroit. Mais la chose n'est pas ainsi : tous nos momens lui appartiennent ; il veut qu'ils soient employés d'une manière digne de lui , et de notre profession de chrétiens ; et il ne nous est pas libre d'en disposer à notre gré ; de les perdre , par exemple , en visites , en conversations frivoles , en lectures de pur amusement , ou dans une molle oisiveté. Les devoirs de l'état , le travail , et quelque court

délassement que l'on peut accorder à la Nature , doivent remplir les vides de la journée ; rien ne doit interrompre cette prière continue du cœur , que Jésus-Christ et l'Apôtre après lui nous ont recommandée. L'objet des prières réglées est d'attirer la bénédiction de Dieu sur nos actions , où sa grâce est d'autant plus nécessaire , qu'on y est plus exposé à se dissipier , à agir d'une manière toute humaine , et à commettre bien des fautes , dont souvent on ne s'aperçoit pas.

X V I I.

L'amour seul peut produire le dévouement. C'est l'amour qui lui

300 C A R A C T È R E S

donne la naissance , l'accroissement , et la perfection ; et la pratique du dévouement à son tour nourrit et fortifie l'amour . On peut définir la dévotion , l'amour de Dieu réduit en exercice . Que se- roit - ce qu'un dévouement qui n'auroit pas pour cause principale l'amour de l'objet auquel on se dévoue ? Et si l'on n'est dévoué à une créature qu'autant qu'on lui donne son affection , qu'on embrasse vivement ses intérêts , qu'on cherche avec empressement toutes les occasions de l'obliger et de lui plaire , qu'on n'épargne pour cela ni son repos , ni sa santé , ni ses biens , ni même sa vie ; combien

DE LA VRAIE DÉVOTION. 10*

plus affectueux, plus vifs, plus ardents, et plus généreux, doivent être les sentimens d'une ame dévouée à Dieu ?

Lorsqu'il nous ordonne de l'armer de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces, n'est-ce pas nous commander en termes équivalens de lui être entièrement dévoués ? La dévotion est à la lettre la pratique du grand précepte de l'amour de Dieu ; ce qui manque à la dévotion manque à l'accomplissement de ce précepte ; et l'on peut dire de la dévotion comme de la charité, qu'elle est la plénitude de la loi (1).

(1) Rom. 13, 10.

Ainsi la dévotion parfaite bannit la crainte , de même que la charité parfaite. La dévotion est le caractère des enfans , comme la crainte est celui des esclaves. La crainte voit en Dieu un maître , un juge , un vengeur , et le sert sous cet aspect : la dévotion y voit un père qu'elle craint , qu'elle respecte , à qui elle obéit , parce qu'elle l'aime. La crainte peut disposer une ame à devenir dévote ; mais elle ne la rend pas telle ; et , du moment que cette ame devient , ce n'est plus la crainte , c'est l'amour qui domine en elle. Or l'amour , par-tout où il est , tend à régner seul , et sur-tout à chas-

ser la crainte, qui lui est tout-à-fait opposée. Car la crainte prend sa source dans l'amour-propre, qui est l'ennemi de l'amour de Dieu et le fléau de la dévotion.

Que penser donc des ames qui servent Dieu par la crainte de se perdre, qui ne sont frappées que des vérités terribles de la religion, et qui sont toujours glacées d'effroi ? A qui sont-elles dévouées ? Est-ce à Dieu ? Non : c'est à elles-mêmes et à leurs intérêts. Pourquoi craignent-elles le péché ? Est-ce parce qu'il offense Dieu ? Nullement : c'est parce que Dieu le punit. Pourquoi appréhendent-elles l'enfer ? Est-ce à cause de la

peine du dam , ou de l'éternelle privation de Dieu ? Point du tout : la peine du sens, les flammes éternelles , voilà uniquement ce qui les épouvante.

Ne confondons pas cependant ici la terreur qui naît d'une imagination vive et foible , et que le cœur désavoue avec la crainte qui tire son origine de sentimens bas et serviles . Beaucoup de personnes , vraiment dévotes , sont sujettes à cette terreur qui fait leur tourment , et dont elles ont bien de la peine à guérir . Mais elle s'affoiblit à mesure qu'elles avancent dans la dévotion , et enfin elle disparaît tout-à-fait . Il n'est

pas rare qu'après avoir été effrayées toute leur vie des jugemens de Dieu, elles meurent dans la paix, la confiance, et la sécurité.

XVIII.

Par la même raison, la vraie dévotion n'est point mercenaire et intéressée. Dans les commencemens, à la vérité, lorsque Dieu lui prodigue les douceurs, elle s'y attache un peu trop; elle les recherche, et c'est un des motifs de sa fidélité. Mais elle ne tarde pas à s'élever au-dessus de ces caresses; et, après que Dieu l'en a sévrée, elle ne le sert pas avec

moins de zèle et d'exactitude. L'ame dévote , à son entrée dans la carrière , devient enfant ; Dieu la traite en enfant , et il ne seroit pas juste de lui attribuer des vues mercenaires , parce que les consolations sont alors pour elle un attrait et une amorce.

A l'égard du salut , quelque progrès que l'ame ait fait dans la dévotion , elle le desire toujours , et elle rejette avec horreur l'indifférence sur cet objet essentiel ; mais elle le desire moins par rapport à soi , que par rapport à Dieu. Elle veut son bonheur ; et pourroit-elle ne le pas vouloir ? Mais elle veut encore plus la gloire et

le bon plaisir de Dieu. Elle le sert comme David, à cause de la récompense (1); mais ce n'est qu'un motif secondaire ; l'amour est le premier et le principal. Celui qui aime purement n'envisage que l'objet aimé d'un regard direct, qui ne se replie pas sur le propre intérêt. Il ne l'exclut pas, et il ne peut pas même l'exclure, puisqu'il met sa félicité dans la possession de ce qu'il aime. Mais il n'établit pas sa fin dans cette possession, en tant qu'elle le rend heureux ; il l'établit dans la gloire qui en revient à Dieu, et dans l'accomplissement de sa volonté.

(1) Ps. 98, 112.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la délicatesse et l'extrême pureté de l'amour divin. Mais qu'on réfléchisse attentivement sur les qualités du dévouement qui a Dieu pour objet, et l'on comprendra combien il doit être dégagé de toute vue d'intérêt. J'ignore jusqu'à quel point il l'est sur la terre dans quelques ames privilégiées : il n'y a que ces ames qui puissent le dire. Ce qui est certain, c'est que nulle vue d'intérêt propre, nul retour sur soi, n'a lieu dans le séjour des bienheureux, et que c'est cela même qui rend leur félicité complète. Vérité incompréhensible à l'amour-propre ; vérité

qui le désole et le désespère, parce qu'il ne peut se former l'idée d'un bonheur où il n'a nulle part, et dont il est totalement exclu.

Toute dévotion, si elle est solide, et si l'amour en est le principe, tend à cette admirable pureté de vues des habitans du ciel ; et, si elle ne peut y parvenir, elle s'efforce du moins d'en approcher. Voyons si telle est la nôtre. Ne craignons pas d'en sonder les motifs ; et, avec l'aide de la grâce, travaillons à les purifier. À la crainte de nous perdre, substituons la crainte de perdre Dieu : au désir intéressé de nous sauver, substituons celui de posséder Dieu,

et de lui être éternellement unis. Au fond c'est la même chose : l'objet ne change pas ; mais la manière de l'envisager est bien différente, et c'est cette différence d'aspects et de motifs qui donne à la dévotion divers degrés d'excellence et de perfection.

X I X.

Que deviennent, après ce qu'on vient de dire, toutes les dévotions dont l'amour-propre est la base ? Qu'elles sont fausses ! qu'elles sont trompeuses ! et néanmoins qu'elles sont communes ! Je ne parle pas de cet amour-propre grossier qui enfante les passions et les vices.

DE LA VRAIE DÉVOTION. III

Je parle d'un amour-propre spirituel, qui se glisse subtilement parmi les pratiques de piété; d'un amour-propre qui a aussi ses vices capitaux, qui est orgueilleux, avare, envieux, voluptueux, avide, vindicatif, et paresseux; qui n'est pas moins aveugle, et dont le danger est d'autant plus grand, que les objets auxquels il s'attache sont saints.

Sont-elles rares, en effet, les personnes dévotes, qui nourrissent un orgueil secret, et qui, semblables au Pharisiens de l'Évangile, sont pleines d'estime pour elles-mêmes, et de mépris pour le prochain; qui s'approprient les

graces et les dons de Dieu , et ne craignent rien tant qu' de s'en voir dépouillées ; qui portent envie aux ames qu'elles croient plus favorisées ou plus avancées ; qui savourent avec sensualité les douceurs célestes ; qui en sont avides et insatiables ; qui sont emportées, haïneuses, remplies de fiel et d'amer-tume : le tout, à ce qu'elles pensent, par zèle pour la cause de Dieu ; enfin qui sont enclines au relâchement, à la mollesse , à l'oisi-veté , à tout ce qui flatte la Nature ?

J'avoue que , dans les commen-cemens et même dans le progrès de la vie spirituelle , on est plus ou moins sujet à ces excès , à cause

de notre imperfection naturelle. L'amour-propre, qui se voit arracher les biens temporels, lorsqu'on se donne à la piété, se rejette sur les biens spirituels ; il les saisit et veut en faire sa proie, s'y attachant avec d'autant plus de force, qu'ils sont d'une nature plus excellente. Mais le vrai dévot s'applique constamment à le combattre, à le poursuivre de place en place, et à le chasser de tous les lieux où il se réfugie. Cette guerre fait son objet capital ; et il croît décheoir, pour peu qu'il vienne à se relâcher et à foiblir dans ses attaques. Comme l'esprit de religion détache l'homme des choses

temporelles, l'esprit de dévotion le détache des choses spirituelles, ne souffre pas qu'il s'y complaise, qu'il se les attribue, qu'il en usurpe la propriété, et, sur ces objets, le conduit par degrés au renoncement, au dénuement, et à la parfaite pauvreté. On a tout, et l'on ne tient à rien. Dieu ôte et rend comme et quand il lui plaît, sans que l'âme s'en afflige ou s'en réjouisse.

Les vices opposés ne se découvrent pas d'abord, à cause de leur subtilité; mais, à mesure qu'on avance, on est éclairé de la lumière divine qui nous apprend à les connoître; et toute la fidélité

de l'ame dévote consiste à attirer en soi cette lumière, à la recevoir avec reconnoissance, à la mettre à profit pour son amendement. Il lui en coûte de longs et de pénibles efforts; elle a besoin d'un grand courage; il faut qu'elle se fasse d'extrêmes violences pour parvenir à déraciner entièrement ces vices délicats; c'est le travail de toute la vie. Mais enfin si elle correspond à la grace, elle en vient à bout; et elle se délivre, autant que cela est possible, de la tyrannie de l'amour-propre. Dieu, qui voit sa bonne volonté, achève, par des épreuves miséricordieuses, ce qu'elle ne peut faire elle-même,

XX.

La dévotion, étant fille de l'amour, est mère de la confiance ; car plus on aime Dieu, et plus on se confie en lui : l'un est la règle et la mesure de l'autre. L'amour de Dieu n'est point un amour aveugle, mais un amour fondé sur la connaissance de sa bonté infinie pour ses créatures. Et c'est cette connaissance qui nous porte à nous reposer sur lui de tous nos intérêts, à ne jamais nous défier de lui ; à croire, malgré ses rigueurs apparentes, qu'il nous aime, qu'il veut nous sauver, et qu'en effet il nous sauvera, si nous conser-

vons la confiance. *Jetez-vous entre ses bras*, disoit S. Augustin, *il ne se retirera pas pour vous laisser tomber.* J'ajoute à la pensée de ce saint docteur, que, s'il vous paroît quelquefois se retirer, c'est qu'il veut vous éprouver, et voir jusqu'où ira votre confiance, afin d'augmenter votre récompense. Comme cette vertu est celle qui l'honore davantage, c'est aussi celle qu'il exerce le plus ; et, à l'égard des ames fortes et généreuses, il en pousse l'épreuve aux dernières extrémités.

La confiance tient le milieu entre deux vices opposés, la présomption et la pusillanimité, qui

118 CARACTÈRES

ont l'un et l'autre la même source, c'est-à-dire l'amour-propre. On est présomptueux, lorsque l'on compte trop sur soi; on est pusillanime, lorsque, ne s'appuyant que sur soi, on sent combien cet appui est foible. Le présomptueux dit : Rien ne m'ébranlera jamais; le pusillanime dit au contraire : Le moindre souffle me renversera; le confiant, en se regardant lui-même, dit, comme le pusillanime : Qu'un rien peut le renverser; mais, en regardant Dieu, il ajoute que rien n'est capable de l'ébranler. Il réunit ainsi les deux sentimens qui, vicieux séparément, sont une vertu quand on les joint ensemble.

Rien n'est plus nécessaire, ni d'un plus grand usage, que la confiance dans la carrière de la dévotion. Dieu se plaît à exercer la foi : il nous constraint de fermer les yeux et de marcher à l'aveugle ; il nous déroute en apparence, en sorte qu'on ne sait plus où l'on est, ni où l'on va. Il nous fait perdre terre, nous ôte toute connoissance de notre intérieur, nous interdit toute réflexion sur nous-mêmes ; et si nous voulons chercher quelque assurance, il nous livre au trouble le plus inquiétant. Pourquoi en use-t-il de la sorte ? Pour nous forcer de renoncer à nous conduire nous-mêmes, et de

nous abandonner entièrement à lui.

Que deviendroit la foi, et à quoi serviroit-elle, si l'on voyoit toujours clairement l'état de son ame, si l'on étoit instruit des raisons de ce que Dieu veut ou permet par rapport à nous d'un moment à l'autre, et si l'on suivoit pas à pas la marche et le progrès de ses opérations? La confiance de l'aveugle en celui qui le guide est fondée sur ce que lui-même ne voit rien; elle est d'autant plus grande, que le chemin par où on le mène lui est tout-à-fait inconnu, qu'il le croit dangereux et tout bordé de précipices; et néanmoins

qu'il ne montre aucune inquiétude, qu'il ne s'informe de rien, et qu'il se tient assuré qu'on ne l'égarera pas, et qu'on le conduira heureusement à son terme.

Dès qu'on s'est dévoué à Dieu, la confiance en lui doit être sans bornes. La retirer, sous quelque prétexte que ce soit, c'est se reprendre et vouloir se conduire soi-même. La fixer à de certaines limites qu'on est déterminé à ne pas franchir, c'est mettre de la réserve à son dévouement. Or rien n'est plus injurieux à Dieu, ni plus dommageable pour notre profit spirituel. N'est-ce pas douter de la bonté de Dieu ou de sa

toute-puissance, de croire où qu'il ne veuille pas, ou qu'il ne puisse pas tirer une ame de tous les mauvais pas, et des dangers les plus extrêmes, où elle s'engage sur sa foi et par une soumission aveugle à sa conduite? Il est absolument impossible que Dieu manque à cette ame, et qu'il ne la secoure à propos; il se manqueroit à lui-même. Mais c'est à lui seul de juger jusqu'où doit aller l'épreuve, et de marquer le moment précis où il viendra au secours. Qu'elle se délaisse donc à lui, et qu'elle dise, comme Job : *Quand même il me donneroit la mort, j'espérerois en lui* (1).

(1) Job, x3, 15.

X X I.

La dévotion ne conduit pas moins à la connaissance de soi-même qu'à celle de Dieu; et, comme la confiance est le fruit de la connaissance de Dieu, l'humilité l'est pareillement de la connaissance de soi-même.

L'homme ne se connaît pas, et ne peut bien se connaître par la seule lumière naturelle; et c'est faute de se connaître, qu'il est superbe. Mais, du moment qu'il se dévoue à Dieu, une lumière céleste le frappe et lui ouvre les yeux; il commence à se voir tel qu'il est, rempli de misères, foible,

répugnant à tout bien, et enclin à tout mal. Le recueillement le rendant attentif sur lui-même, il apprend bientôt qu'il y a deux hommes en lui, dont l'un est ennemi de l'autre ; que la vie spirituelle n'est qu'une suite de combats qu'il faut se livrer, et de violences qu'il faut se faire. L'expérience l'instruit encore mieux. Il connaît à l'essai combien il lui est difficile de se vaincre, de lutter contre ses mauvais penchans ; combien de temps et d'efforts lui demande la correction du moindre des défauts dont il fourmille; combien la pratique de la vertu lui coûte, quelque amour qu'il ait conçu pour

elle ; quelles résistances il oppose à la grace ; de combien de lâchetés, de négligences, d'infidélités, il se rend coupable chaque jour ; combien sa volonté est fragile, ses résolutions foibles, ses bons désirs infructueux ; quel est sur lui l'empire du monde, de la chair, et du démon, et que , sans un secours spécial et continuuel de Dieu, il succomberoit à chaque instant.

Cette connaissance expérimentale de lui-même, jointe aux lumières qu'il reçoit d'en-haut, lui inspire l'humilité, qui n'est autre chose que le sentiment et la conviction intime de ce malheureux fonds de corruption que chacun

de nous apporte en naissant, que l'âge et les occasions développent, et qui est le germe de nos passions et de nos vices. Plus il avance, plus cette conviction devient profonde, plus l'humilité s'enracine dans son cœur.

De là ce mépris de lui-même, cette défiance salutaire de ses forces, cette préférence sincère qu'il donne aux autres sur soi, les croyant meilleurs qu'il n'est, ou du moins ne doutant pas que, s'ils eussent reçu les mêmes grâces, ils n'en eussent mieux profité. De là encore cette confusion à la vue des faveurs que Dieu lui fait, de l'estime et des égards qu'on a pour

lui, des louanges qu'on lui donne. Au lieu de l'élever, tout cela le rabaisse et l'avilit à ses yeux. S'il réfléchit sur soi, ce n'est que pour s'humilier davantage : ses vertus, il ne les voit pas ; son progrès, il l'ignore ; ses victoires, il ne les attribue qu'à Dieu, et ses chutes qu'à lui-même.

X X I I.

La vraie dévotion marche, autant qu'il dépend d'elle, par la voie la plus simple et la plus commune : elle suit le chemin battu, et fuit les sentiers détournés. Elle a en horreur la singularité, craignant toujours qu'on ne la remar-

que et qu'on ne la distingue; son attrait est de se cacher et de se confondre dans la foule. Amie des vertus et des pratiques qui ont le moins d'éclat, et qui n'en sont que plus solides, elle les préfère à toutes les autres. C'est l'humble et timide violette qui n'ose se produire au jour, et se laisse fouler aux pieds sous l'herbe qui la couvre. Excepté ce qu'elle doit à l'exemple et à l'édification du prochain, elle est soigneuse de dérober sa conduite à la connoissance des autres.

Tout est naturel en elle; rien n'est affecté, rien n'est recherché. Loin de désirer les dons extraor-

dinaires , elle s'en croit indigne ; et elle demande sans cesse à Dieu de ne rien faire pour elle qui attire l'attention des hommes , et lui donne la moindre considération ; elle ne porte point envie aux saints qui se sont signalés par des miracles , qui ont eu des visions , des révélations , le don de prophétie et d'autres grâces singulières , et qui ont été la merveille de leur siècle. Elle admire , elle révère ceux en qui ont éclaté tous ces dons ; mais elle choisit pour son partage l'obscurité , le mépris , l'ignominie , de n'être rien , d'être connue par ses défauts , ou tout-à-fait ignorée et publiée.

Les bonnes œuvres qui font du bruit dans le monde ne sont pas de son goût : elle leur préfère celles qui n'ont que Dieu pour témoin. Elle recommande le secret aux personnes à qui elle fait du bien, et leur cache même le plus qu'elle peut la source de ses bienfaits. Elle voudroit se la cacher à soi-même, et que sa main gauche ignorât ce que fait sa main droite ; elle en perd le souvenir, et se reprocheroit comme un crime le moindre retour, la plus légère complaisance.

Les dévots de ce caractère sont si rares, qu'on pourroit croire que je viens de faire un portrait d'i-

imagination. Il y en a pourtant, et c'est parce qu'ils n'ont rien qui les distingue, qu'on se les figure encore plus rares qu'ils ne sont. Quant aux autres, dans plusieurs vous ne voyez que singularité, qu'affectation, qu'ostentation. Ils ont leur air, leur maintien, leur manière de s'habiller, leur langage, leur conduite à part. Quelques-uns aspirent aux oraisons extraordinaire; ils font de vains efforts pour s'y introduire; leur imagination les séduit; le démon les trompe; l'orgueil s'empare d'eux. Il leur faut des pratiques, des prières, qui ne soient que pour eux seuls; ils dédaigne-

roient d'unir leurs voix à celle du peuple pour chanter les louanges de Dieu.

Combien de dévotes ont à l'église des places marquées , où elles sont comme en perspective , des tribunes autant pour la distinction que pour la commodité ! Voyez comme elles prient , combien leur extérieur est étudié , gêné , forcé . Les livres de piété , qui sont les plus solides et d'un usage commun , ne sont pas ceux qu'elles lisent : elles recherchent les livres mystiques , qui traitent des états les plus relevés ; elles en repaissent leur curiosité , se flattant de les goûter , tandis qu'elles ne

les entendent pas. Tout le profit qu'elles en retirent est d'en retenir quelques termes singuliers , dont elles se font honneur dans les occasions , se donnant pour des ames d'une spiritualité sublime.

Qui croiroit qu'un orgueil aussi rafiné s'insinuât de la sorte dans la piété? Qui croiroit qu'on ne se dévouât à Dieu que pour se rechercher soi-même ; qu'on n'aspirât à la sainteté que pour en avoir la réputation ; et qu'on mit tout le fruit de la vertu à s'en applaudir , et à être applaudi des autres ?

Je ne veux pas dire que cette espèce de dévots soient tous des

M

hypocrites , ni que ces traits conviennent à chacun d'eux dans toute leur force. Mais je dis , et il est vrai , que très-peu fondent leur dévotion sur l'humilité ; que l'orgueil , le plus subtil de tous les vices , est celui dont on se défie le moins ; qu'il est sans comparaison le plus dangereux ; qu'aucun ne réussit mieux à nous aveugler ; qu'il est le plus profondément enraciné dans le cœur de l'homme , le plus difficile à combattre , le plus long à extirper. Je dis qu'il est plus à craindre pour les personnes qui font profession d'une haute piété , que pour les autres ; parce que c'est sur-tout à la vertu

qu'il s'attache , qu'il en est proprement le ver qui la pique et la corrompt; qu'on ne peut trop être en garde contre lui , et que , si on le chasse d'un endroit , il rentre aussitôt par un autre.

Veut-on savoir quelle est la pierre de touche de la vraie dévotion ? C'est l'amour des humiliations. Celui qui les desire sincèrement , qui en fait le grand objet de ses prières , qui les reçoit avec une joie intérieure malgré les révoltes de la Nature , qui en remercie Dieu , qui les regarde comme le bien le plus précieux , qui ne fait rien pour s'y soustraire , qui est bien aisé dans cette vue que ses

fautes soient connues , qu'on lui reproche ses défauts , qu'on décrie ses vertus , qu'on noircisse sa réputation ; et qui , contre le bon plaisir de Dieu , ne se permettroit pas une seule parole pour sa justification : celui-là est le vrai dévot , le parfait disciple de Jésus-Christ. Je demande maintenant : Y a-t-il beaucoup de vrais dévots ? Pouvons-nous nous mettre de ce nombre ? Que chacun se fasse la réponse ; et qu'il se reconnoisse aussi peu avancé dans la dévotion , qu'il se sent éloigné de cette perfection.

XXXIII.

La dévotion n'est pas moins

amie de la mortification que de l'humilité ; et même , à le bien-prendre , l'humilité est la maîtresse branche de la mortification , ayant pour objet de faire mourir l'homme à l'estime de soi-même , et à l'amour de sa propre excellence . Les deux autres branches sont la mort à l'affection désordonnée qu'il a pour sa chair , et au penchant naturel qui le porte à faire en tout sa volonté , et à tout rapporter à soi .

Le vrai dévot ne s'épargne pas plus sur ces deux derniers objets , que sur le premier . Il sait que la mortification est sur-tout ce que Dieu demande de lui . Car

L'oraison est plutôt l'ouvrage de Dieu que le sien. Or toute la dévotion est comprise dans la pratique de l'oraison et de la mortification. Plus on fait de progrès dans l'une et dans l'autre, plus on est dévot, et réciproquement. Il se fait donc un partage entre Dieu et l'ame qui lui est dévouée : Dieu pour l'ordinaire se charge de l'oraison, et il la charge de la mortification ; non qu'il n'y mette aussi la main, de même que l'ame coopère à la prière ; mais l'oraison est principalement l'œuvre de la grace, et la mortification celle de la volonté.

La mortification de la chair est

indispensable pour deux raisons principales, dont la première est que l'amour déréglé de notre corps, la recherche des plaisirs sensuels, et la fuite de la douleur, sont la source d'une infinité de péchés ; et la seconde, que l'*homme animal*, ou charnel, ne comprend rien aux choses qui sont de l'*esprit de Dieu* (1), et n'a aucun goût pour elles.

Aussi, lorsqu'une ame se donne à Dieu, l'attrait pour la mortification extérieure est-il la première chose qu'il lui inspire. Celles qui sont ou indifférentes ou lâches sur ce point ne sont pas vraiment dé-

(1) I, Cor. 2, 14.

votes. Dans les temps de la première ferveur on se porte plutôt à l'excès contraire ; et l'on iroit trop loin , si l'on n'étoit retenu par les conseils d'un sage directeur.

Ce qu'elle a d'essentiel est de ne se jamais rien permettre uniquement en vue de la satisfaction des sens ; de ne rechercher aucun plaisir , même innocent , parce qu'il ne l'est plus , dès qu'on s'y attache et qu'on le goûte pour lui-même : de régler tellement ce qu'il est juste d'accorder aux besoins du corps , qu'on ne passe pas les bornes de ce qui est suffisant. Et , comme ces bornes n'ont pas de mesure absolument déterminée ,

pour n'avoir point d'inquiétude , et n'être pas exposé a se chicaner sur cet article , il faut prier Dieu instamment qu'il nous règle lui-même , et suivre avec une grande docilité les vues qu'il nous donnera. En ce point , comme en tous les autres de cette nature , Dieu accorde l'esprit de sagesse et de discrétion à ceux qui le lui demandent , et qui ont une bonne volonté.

Rien ne dispense de ce genre de mortification , qu'on doit plutôt appeler tempérance et sobriété. Mais il n'en est pas de même des austérités ; l'âge , la délicatesse du tempérament sont des raisons

légitimes de dispense : de grands travaux d'esprit ou de corps peuvent y suppléer : il est même des temps dans la vie spirituelle , où , pour ôter à l'ame épruvée tout appui , Dieu en retire l'usage , et n'en permet au plus que de très-légères. Le vrai dévot est déterminé à faire à ce sujet tout ce qu'il saura être de la volonté de Dieu , à prendre conseil pour s'en assurer ; et à soumettre le tout à l'obéissance. Il y a des traités entiers sur cette matière , où l'on trouvera des détails que j'omets ici.

XXIV.

La mortification de la volonté

est bien plus importante , plus étendue , et d'une pratique plus difficile que celle de la chair. Elle ne connoît ni bornes ni exceptions: jamais on ne doit la suspendre , et il n'est pas à craindre qu'on la porte trop loin. S'il me falloit exposer ici tous les genres de morts par où la volonté doit passer, pour être absolument perdue dans la volonté de Dieu , et ne faire plus qu'une même chose avec elle, ce seroit la matière d'un long ouvrage. Je me contenterai de dire que ces morts sont différentes selon les desseins de Dieu sur les ames , et qu'on ne peut guère s'en former l'idée que quand on est dans le cas de les éprouver.

Souvenez-vous qu'être dévot , c'est être dévoué à Dieu , et par conséquent n'avoir en tout d'autre volonté que la sienne. Je dis en tout , et il n'y a que Dieu qui puisse savoir jusqu'où cela doit s'étendre , puisqu'en se dévouant , la créature remet sa volonté , afin qu'il en dispose selon son bon plaisir. Il faut donc pour cela qu'elle soit résolue d'y mourir , et de seconder Dieu en tout ce qu'il fera ou permettra dans la vue de la détruire.

N'allez pas cependant vous effrayer d'avance , ni donner carrière à votre imagination sur des choses qui peut-être n'arriveront

jamais. Attendez en paix que Dieu manifeste ses desseins ; ne prévoyez rien, ne craignez rien, ne rejetez rien, et ne vous offrez non plus à rien en particulier. Laissez-le agir ; il est infiniment sage ; il connoît les ressorts les plus secrets de votre volonté , et il sait comment il doit la manier pour l'amener à ses fins. Il commencera par les choses les plus faciles ; il en viendra par degrés à d'autres qui vous coûteront davantage ; et il vous conduira ainsi, s'il le juge à propos , aux plus grands sacrifices. Mais il disposera de tout avec tant de force et de suavité, il préparera votre volonté de telle

manière , qu'elle lui résistera toujours moins , et qu'à la fin elle perdra presque la faculté de lui résister. Tout ce que vous pourrez lui donner par votre libre consentement , il vous inclinera doucement à le lui accorder ; et ce qu'il ne sera pas en votre pouvoir de lui donner , il vous engagera à le lui laisser prendre , en vertu du don absolu que vous lui aurez fait de vous-même.

Telle est la marche que Dieu suit pour l'ordinaire. Il sollicite de l'ame un consentement général et indistinct à tout ce qu'il lui plaira ordonner d'elle. Ce consentement une fois donné , il déve-

lasse ses intentions particulières, soit par les évènemens de sa Providence, et les circonstances imprévues où il met l'ame, soit par les tentations et les épreuves aux-quelles il l'expose ; il proportionne ses graces et ses secours à chaque situation ; et cette ame n'a autre chose à faire de son côté qu'à plier à mesure sous la volonté de Dieu. Elle s'y conforme d'abord avec répugnance et après bien des combats ; ensuite avec une prompte soumission ; enfin avec joie. Elle parvient à ne plus sentir pour quoi que ce soit aucune résistance intérieure, à ne desirer plus rien, à ne craindre plus rien, à être sainte-

ment indifférente à tout , pourvu que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse en elle. Et alors elle est au plus haut degré de conformité ; sa volonté ne se trouvant pas seulement unie à celle de Dieu, mais ne faisant qu'une même chose avec elle.

Voilà le terme de la mortification intérieure , qui est en même temps celui de la dévotion. Si elle ne tend pas là , ce n'est plus un dévouement , ou ce n'est qu'un dévouement fort imparfait. Humiliions - nous ; confondons - nous. Peut-être nous croyons-nous dévots ; et nous n'avons pas encore la vraie idée de la dévotion. *Ceux qui sont à Jésus-Christ , dit saint*

Paul, *ont crucifié leur chair* (1); ils l'ont attachée à la croix, à l'exemple de leur maître. Notre chair est-elle crucifiée, comme l'a été celle de Jésus-Christ, je ne dis pas dans sa passion, mais dans tout le cours de sa vie? *Ceux qui lui appartiennent*, dit le même apôtre, *ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux* (2). En sommes-nous là? Travaillons-nous pour y parvenir? Jésus-Christ est-il notre vie? Sa volonté est-elle la nôtre? Concevons-nous même ce que c'est de ne plus

(1) Galat. 5, 24. (2) Cor. 5, 15.

vivre pour soi, mais pour Jésus-Christ.

Saint Ignace , allant au martyre , disoit : *Je commence d'être disciple de Jésus-Christ.* L'amour de son maître le consumoit ; il brûloit du desir d'être broyé sous la dent des bêtes , et il n'osoit dire : Je suis un disciple de Jésus-Christ; mais je commence de l'être : je ne suis encore qu'aux premiers élémens ; et ce qu'il disoit, il le pensoit sincèrement. Et nous , nous croyons en faire assez , en faire plus qu'il ne faut pour Jésus-Christ ; nous croyons presque toucher à la perfection ! Encore une fois humiliions-nous. Les saints avoient sur

la dévotion une manière de penser bien différente de la nôtre. Ils ne se flattoient pas d'être dévots ; ce titre eût révolté leur humilité ; ils s'exerçoient seulement à le devenir, disoient-ils ; ils en étoient à l'apprentissage , et cela à la fin de leur carrière.

XXV.

La dévotion est uniforme et invariable ; c'est une adhésion permanente du cœur à Dieu , indépendante de toutes les vicissitudes de la vie spirituelle. Elle est toujours la même dans les sécheresses comme dans les consolations , dans la privation comme dans la

jouissance , dans le trouble des tentations comme dans le calme de la paix , dans le délaissement de la part de Dieu comme dans les faveurs de l'union la plus intime. De quelque manière que Dieu me traite, dit l'ame dévouée, il est toujours ce qu'il est ; il mérite toujours également d'être servi. Mon dévouement ne doit pas changer, puisque celui qui en est l'objet est immuable.

Elle est simple , et n'a qu'une intention. Dieu seul, voilà sa devise. Elle s'étudie à purifier ses motifs , s'élevant au – dessus de tout pour n'envisager que Dieu et sa volonté. Point de double regard

sur Dieu et sur elle-même. L'ame dévote se voit , mais en Dieu et en son bon plaisir , qui lui est toute chose.

Elle est fervente , c'est-à-dire toujours déterminée à faire et à souffrir ce qu'il plaît à Dieu , quoi qu'il puisse lui en coûter ; car je n'appelle pas ferveur les transports passagers que produit dans l'ame une grace sensible. Les commençans y sont souvent trompés ; ils se croient alors capables de tout , et ils invitent Dieu à en faire l'épreuve. Mais cet effet sensible de la grace n'a qu'à cesser , ils changent bientôt d'idée et de langage , et sentent toute leur foiblesse. La

vraie ferveur réside dans le fond de la volonté, et elle subsiste tant que la volonté ne s'abandonne point à la tiédeur, à la lâcheté, à la pesanteur; tant qu'elle conserve la même ardeur, le même courage, la même activité.

Elle est fidèle, portant l'attention et l'exactitude jusqu'à l'extrême délicatesse, sans scrupule toutefois et sans anxiété : fidèle dans les petites choses comme dans les grandes ; fidèle en ce qui est de perfection comme en ce qui est d'obligation ; fidèle au moindre signe comme au commandement le plus exprès. Son principe dont elle ne s'écarte jamais, est que

rien n'est petit au service d'un si grand maître , dont la volonté donne seule le prix aux choses , et qu'on ne peut lui témoigner mieux son amour qu'en allant au-devant de ce qu'il souhaite , sans attendre un ordre précis.

Elle est sage , toujours attentive à se conduire par l'esprit de Dieu ; point inconsidérée , point indiscrette , point excessive : amie de l'ordre , faisant chaque chose en son temps et à propos : sachant quand il faut être ferme , ou descendre à la foiblesse d'autrui ; se tenir exactement à ses pratiques , ou se relâcher pour le moment de sa régularité en faveur de la charité .

Elle n'écoute point l'imagination, qui est l'écueil de la plupart des personnes pieuses, qui les trouble, les déconcerte, leur forge mille vains fantômes, les fait sans cesse entreprendre et abandonner; qui les rend sujettes à tant de travers, à tant de bizarrie, à tant de légèreté et d'inconstance. Mais elle se fait un point capital de la mépriser et de la dompter. Par-là elle acquiert une grande paix, une égalité d'humeur qui ne se dément jamais, une sérénité d'ame qui rejaillit sur l'extérieur, et lui conserve un visage gai dans les situations les plus fâcheuses.

X X V I.

Elle est docile , n'est point attachée à ses idées , et les soumet sans peine à ceux qui ont autorité sur elle : leur sacrifiant même ce qu'elle prend pour une conviction et une persuasion , leur obéissant malgré les plus fortes répugnances ; ne tenant contre leur gré à aucune pratique , et ne changeant rien à son train de vie ordinaire , sans avoir pris leur avis.

Elle ne se juge jamais ni en mal pour ne pas tomber dans le découragement , ni en bien pour ne pas s'exposer à la présomption : également en garde contre la fausse

o

humilité, qui n'est jamais contente de son progrès, et trouve à redire à toutes ses actions ; et contre la fausse confiance qui s'applaudit de tout ce qu'elle fait, et présume aisément de son avancement ; elle pense qu'il est plus humble et plus sûr de ne pas se regarder, ni prononcer sur son état ; mais de se laisser juger à ceux qui sont chargés de sa conduite, de les croire avec la même simplicité, soit qu'ils l'approuvent ou qu'ils la condamnent.

Sévère pour elle-même, la vraie dévotion est indulgente pour les autres, ménageant avec prudence leur foiblesse, prenant pour soi

ce qu'il y a de plus pénible et de plus difficile, et portant toujours un plus grand fardeau que celui qu'elle leur impose.

Elle est active sans empressement, posée sans lenteur, grave sans affectation, gaie sans dissipation. Elle n'est point minutieuse, point scrupuleuse, point inquiète, point rigide, ni relâchée, tenant en tout le juste milieu, et penchant plutôt du côté de la bonté que de celui d'une justice trop exacte.

Quoique zélée pour le bien, et toujours prête à entreprendre les bonnes œuvres dont la Providence lui fournit l'occasion, elle ne va

pas au-devant , mais elle les attend. Elle ne se propose point , ne s'ingère point , n'intrigue point , ne veut point se mêler de tout ni paroître dans tout , comme si nulle entreprise ne pouvoit être bien conduite , qu'elle ne la dirige et ne soit à la tête. Les affaires d'autrui ne sont rien pour elle ; on ne la voit pas s'en informer , y jeter un œil curieux , ni en porter son jugement ; elle n'y entre qu'avec les plus grands ménagemens , lorsque la charité l'y oblige , et alors elle prend le plus vif intérêt à leur réussite , n'épargnant ni ses peines , ni ses moyens , ni son crédit ; et néanmoins toujours disposée à se

désister, et aimant mieux que ce genre de bonnes œuvres passe par d'autres mains que par les siennes.

Elle ne fait pas consister son zèle à déclamer sans cesse avec amertume contre les abus, même les plus réels; elle en gémit devant Dieu, et le conjure d'y mettre ordre; mais elle les souffre, si elle n'est pas chargée de les corriger; et, si elle y travaille, c'est avec autant de douceur et de patience que d'efficacité, ne brusquant rien, ne précipitant rien, ne violentant rien. Appliquée à se réformer elle-même, elle ne se fait point valoir dans le public par

des propos de réforme. Ses propres défauts l'occupent trop, pour qu'elle s'arrête à remarquer ceux d'autrui ; ou elle ne les voit pas, ou elle les excuse ; ou, si elle ne peut les excuser, elle s'en tait ; ou enfin elle n'en parle que par un motif de charité, et pour le bien des personnes intéressées.

Elle est ennemie déclarée de ce qu'on appelle *cotteries*, partis, cabales, associations exclusives. Ce n'est pas qu'elle ne fasse choix de personnes avec qui elle puisse lier un saint commerce, et s'expliquer confidemment des choses de Dieu. Mais ces liaisons sont l'ouvrage de la grace ; il n'y a rien

d'affecté, rien de mystérieux, rien qui marque le mépris des autres, comme s'ils étoient indignes d'être admis dans sa société. Encore moins forme-t-elle des brigues pour donner de la vogue à tel prédicateur, à tel directeur, et les éléver en rabaissant les autres. Cet esprit de parti caractérise la fausse dévotion, et il est en horreur à la vraie piété.

X X V I I.

Par ce que je viens de dire, on voit qu'un des grands objets de la dévotion est de réformer le caractère, et c'est en effet à quoi elle nous applique d'abord; nous ou-

vrant les yeux sur nos défauts , sur lesquels nous ne sommes que trop aveugles ; nous donnant le desir de les vaincre , le courage de les attaquer , et l'espoir d'en triompher avec le secours de la grace.

Personne n'ignore qu'il n'est point de caractère si accompli , qui ne soit sujet à quelque défaut , et même que les meilleures qualités naturelles sont toujours voisines de quelque vice. La douceur dégénère en foiblesse , en molle complaisance , en indolence. La fermeté nous expose à la roideur , à la dureté , à l'opiniâtreté ; l'ame circonspecte est souvent lâche ,

défiante, ombrageuse; l'ame résolue, au contraire, est entreprenante, présomptueuse, téméraire; il en est ainsi des autres qualités, qui sont rarement pures, et presque toujours mélangées de bien et de mal.

La raison seule n'en fera jamais une parfaite séparation. Elle n'est pas assez subtile pour discerner les nuances délicates qui séparent les bonnes et les mauvaises qualités; assez juste pour saisir le milieu entre deux excès, assez maîtresse d'elle-même pour s'y tenir constamment: encore moins peut-elle concilier et assortir deux bonnes qualités qui paroissent op-

posées. Ce ne peut être que l'ouvrage de la grace, dont la lumière est infiniment plus pénétrante, plus sûre; et qui, en éclairant l'esprit, anime et soutient la volonté dans une entreprise où il s'agit de refondre la Nature.

Quand je parle de refondre la Nature, on ne doit pas s'imaginer que le caractère change en un autre opposé. Le fonds de chaque caractère est bon : pourquoi la grace le changeroit-elle? Il demeure donc, ce fonds; mais ce que l'amour-propre y a ajouté de vicieux disparaît, et ce qu'il a de bon se perfectionne. Chaque qualité morale perd ce qu'elle a de

trop, et acquiert ce qui lui manque. Elles s'ajustent ensemble, et de leur tempérament résulte la vertu parfaite. De plus, la dévotion surnaturalise les qualités morales, et leur communique je ne sais quoi de divin qui les ennoblit et les sanctifie.

Il faut pourtant reconnoître que le travail de l'homme, bien qu'aidé de la grace, porte rarement cet ouvrage à la dernière perfection; et que, dans les personnages les plus saints, il reste ordinairement quelque défaut ou quelque excès qui tient au caractère primitif, comme on peut le remarquer dans les écrits et dans la conduite d'un

saint Cyprien, d'un saint Jérôme,
et de beaucoup d'autres.

Mais quand Dieu entreprend l'ouvrage par lui-même, et que, dans cette vue, il s'empare d'une ame, et la met dans la voie intérieure : si cette ame est fidèle, le recueillement habituel, l'oraison, les épreuves, la purifient radicalement, et font passer son caractère par le creuset, qui ne lui laisse aucun alliage. Cette ame devient comme une cire molle entre les mains du grand ouvrier, qui la manie et la façonne à son gré, et y fait des changemens aussi profonds que délicats. Tout paroît surnaturel dans ces caractères ; on

n'y voit plus rien d'humain; nulle bonne qualité n'y excède, et ne prend sur une autre; mais toutes sont dans un accord parfait. Tels ont été saint Augustin et saint François de Sales. Quelle aimable dévotion que la leur! quelle charité! quelle uniformité! quelle admirable égalité d'ame dans leur vie et leur conversation, comme dans leurs ouvrages!

X X V I I I.

On reproche à la dévotion de rétrécir l'esprit. Ceux qui lui font ce reproche ne la connaissent pas; ils s'arrêtent aux petitesses et aux minuties de certains dévots et de

certaines dévotes; et ils rejettent sur la dévotion les défauts de ceux qui la conçoivent et la pratiquent mal.

Prenons tel homme ou telle femme que l'on voudra, qui envisage et qui pratique la dévotion telle que je l'ai définie et exposée; et voyons si elle leur rétrécira l'esprit. Mais qu'est-il besoin de voir? Faut-il tant de réflexions et de raisonnemens, pour se convaincre que l'unique fonds où l'on puisse puiser les idées vraies, les idées grandes, les idées justes, sur les objets les plus intéressans pour l'homme, est celui de la dévotion, qui, aux connaissances que four-

nit la pure et la saine raison, ajoute les lumières plus solides, plus sûres, et plus sublimes de la révélation? il n'y a de grand que la vérité; et la vérité, c'est Dieu; c'est tout ce qui émane de Dieu, tout ce qui tend et se termine à Dieu.

Comment donc un esprit qui, dans ce qui est à sa portée, et qui concerne ses devoirs, se fait une loi de consulter Dieu, de conformer ses idées et ses jugemens aux idées et aux jugemens de Dieu, peut-il être rétréci? Dieu n'est-il pas *le père des lumières* (1)? Le verbe éternel n'est-il pas *la lu-*

(1) Jac. 1, 17.

mière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde (1)? Et l'on veut qu'un esprit, qui prend cette lumière pour règle et pour guide, devienne étroit et petit! Il n'est point d'absurdité ni de contradiction égale à celle-là.

J'ai dit que la dévotion nous instruit de ce qui est à notre portée, et qui concerne nos devoirs. Car il n'est pas besoin qu'elle aille plus loin. Elle se proportionne à la capacité des simples et des ignorants, et elle leur donne tout ce qui suffit pour se bien conduire. Le vrai dévot, quelle que soit l'étendue naturelle de son esprit, et

(1) Joan., 19.

quelque éducation qu'il ait eue, a toujours plus de raison, plus de bon sens, plus de pénétration et de justesse; que s'il ne l'étoit pas. Cela est incontestable; et je n'en veux pas davantage. Mais, si un homme d'un grand génie, cultivé par une excellente éducation, s'adonne à la dévotion; si, dans ses méditations et ses études, il porte un esprit serein, dégagé de préjugés et de passions, ne cherchant que la vérité, et la cherchant uniquement en Dieu, je soutiens qu'il pénétrera dans ses recherches aussi avant que les bornes de son entendement peuvent le permettre, qu'il jugera les choses les-

plus embarrassées et les plus délicates aussi sûrement qu'on peut l'attendre d'une raison qui n'est pas infaillible; et que ses talens acquerront tout le développement dont ils sont susceptibles.

Saint Augustin étoit dévot; il connoissoit et praticoit excellentement la religion. Etoit-ce un petit esprit? en connoît-on qui ait eu plus d'étendue, plus d'élévation, plus de profondeur? auroit-il eu des vues aussi grandes, aussi justes, aussi pénétrantes, s'il s'étoit borné à l'étude de l'éloquence et de la philosophie profane? Jugeons-en par ce qu'il nous raconte lui-même dans ses confessions.

Jusqu'à l'âge de trente ans, il s'étoit livré à tous les genres de sciences, et avoit cherché la vérité avec une ardeur infatigable par-tout ailleurs que dans la religion. L'avoit-il trouvée? son esprit inquiet s'y étoit-il reposé? L'avoit-il approfondie et développée, comme il a fait depuis, lorsque, s'étant donné tout-à-fait à Dieu, il ne connut presque plus d'autre livre que les saintes écritures, et que, pour les bien entendre, il implora le secours divin par une prière continue?

Saint Jean Chrysostome étoit dévot. La dévotion a-t-elle nui à son beau génie, à son heureux

talent pour l'éloquence ? N'y a-t-elle point ajouté cette noblesse d'idées , cette justesse de bon sens, cette profondeur de philosophie qu'on admire dans ses discours, et dont il ne fut certainement pas redevable aux leçons de Libanius son maître ? Seroit- il devenu tel, s'il s'étoit attaché à ce sophiste , qui le destinoit à être son successeur, si les chrétiens ne le lui avoient enlevé , comme il s'en plaint ? Comparez les écrits de l'un et de l'autre , et prononcez. Je pourrois en dire autant de tous les Pères de l'Eglise, qui durent à la dévotion d'avoir été les meilleurs esprits et les lumières de leur siècle.

Non seulement donc la dévotion ne rétrécit pas l'esprit ; elle lui donne au contraire toute l'étendue, toute la solidité, toute la sagacité, dont il est capable. La chose paroîtra évidente, si l'on considère la nature des objets propres de la dévotion, le jour sous lequel elle nous présente les autres objets, les règles qu'elle nous donne pour en juger, les moyens qu'elle nous procure, et les obstacles qu'elle écarte. J'excepte les arts frivoles et les connoissances de pur amusement, qu'elle apprend à mépriser, ou du moins à qui elle ne permet pas de se livrer. Après cela, je demande s'il

est une seule science vraiment digne de l'homme, à qui la dévotion, telle que je l'ai définie, ne soit utile ou même nécessaire pour en pénétrer les vrais principes, pour en suivre et en développer les conséquences. J'abandonne ceci aux réflexions de mes lecteurs; qu'ils parcourent la Philosophie et toutes ses branches, la Logique, la Physique, la Métaphysique, la Morale, l'Economique, la Politique, la Jurisprudence; et qu'ils me disent s'il en est aucune qu'on puisse posséder et traiter à fond sans la science de la religion qui en est la base. L'Histoire qu'est-elle, qu'un ob-

jet de curiosité, qu'un simple exercice de la mémoire, si vous la détachez de la Providence, qui prépare de loin les évènemens, qui les veut ou les permet pour des fins dignes d'elle? et quel autre esprit, que celui qui est éclairé par une solide dévotion? Saura-t-il envisager l'Histoire sous le rapport intime qu'elle a toujours eu, et qu'elle aura toujours avec la Religion? Si le grand Bossuet n'avoit pas su l'envisager de la sorte, son *discours* seroit-il aussi sublime, aussi éloquent, aussi instructif? Seroit-il le chef-d'œuvre de l'esprit humain, tant pour le plan que pour l'exécution?

Si l'on appelle *petit esprit* le vrai dévot, , parce qu'il est tel , parce qu'il aime Dieu et qu'il craint de l'offenser ; parce qu'il respecte l'Eglise , ses ministres , ses commandemens , ses décisions ; parce qu'il est scrupuleux et délicat dans le maniement des affaires , et sur les moyens de faire fortune ; parce qu'il a de la piété , de la vertu , de la probité , je n'ai plus rien à dire : je ne puis empêcher ceux qui y ont un intérêt personnel , d'appeler blanc ce qui est noir , et noir ce qui est blanc.

X X I X.

La même dévotion qui étend

et rectifie l'esprit, élargit le cœur et élève les sentimens. Cet article n'a pas plus besoin de preuve que le précédent. Ce qui resserre le cœur, ce qui l'avilit, c'est l'amour-propre; ce sont les passions, c'est l'estime et l'amour des choses de la terre. Ne cherchez point d'autre cause de la dureté, de la basse, de l'injustice, et de la cruauté, que l'égoïsme par lequel on veut tout pour soi, on rappelle tout à soi, on s'efforce de tout concentrer en soi. Vous ne me nommerez pas un seul vice, pas un seul défaut qui ne pousse de cette racine.

Or que fait la dévotion, et que prétend-elle? Attaquer l'amour-

propre jusque dans son principe , et le poursuivre jusqu'à l'entièr e extinction , en lui substituant l'amour de Dieu , l'amour du prochain , et l'amour légitime de soi - même : rétablir par - là le cœur dans sa droiture primitive , remettre l'ordre dans ses affections ; ne souffrir en lui aucun sentiment qui ne soit de Dieu et ne tende à Dieu ; lui communiquer une largeur , qui , le faisant sortir de soi , étende sa bienveillance sur tous les hommes ; l'intéresser par des vues supérieures à celles de l'humanité , au bonheur , et au malheur de ses semblables ; le porter à soulager leurs maux ,

et à se féliciter de leurs avantages, comme si c'étoient les siens ; lui inspirer un noble désintéressement, une générosité modeste et compatissante, inconnus à cette bienfaisance fastueuse, toujours précédée, accompagnée, et suivie de retours sur soi ; lui rendre enfin toute la capacité qu'il a reçue du créateur, et qui ne peut être remplie que par l'immensité divine.

Que prétend encore la dévotion ? Tourner les passions humaines, qui se disputent, qui s'envient, qui s'arrachent mutuellement des biens frivoles et misérables, dont la jouissance ne peut

se partager ; les tourner, dis-je, vers leur véritable objet, qui seul peut les contenter, et que toutes peuvent posséder en commun, leur apprendre à n'aimer, à ne haïr, à ne désirer, à ne craindre que ce que Dieu et la droite raison veulent que l'homme aime, haisse, craigne, et desire : morale qui, fidèlement pratiquée, banniroit de l'univers tous les genres de crimes, et en tariroit la source dans le cœur humain.

Que prétend -elle enfin ? Nous inspirer du dégoût, du mépris pour les choses de la terre ; nous en montrer la véritable destination, qui est de pourvoir aux be-

soins passagers de cette vie mortelle; nous convaincre qu'elles sont faites pour nous, et encore pour la moindre partie de nous-mêmes, et que notre ame n'est pas faite pour elles; présenter à cette ame les objets solides, éternels, immuables, dignes de sa nature, et proportionnés à ses désirs; lui en donner le goût, lui en faire souhaiter ardemment la possession, et lui enseigner les moyens assurés d'y parvenir.

Quelle grandeur, quelle noblesse, quelle élévation de sentiment dans celui que son dévouement à Dieu a pénétré de ces vérités! et cela quels que soient sa condi-

tion et son état selon le monde ; car , à cet égard , la dévotion rend toutes les conditions égales ; et le pauvre en sa chaumière est plus grand que le monarque dans son palais , s'il a plus de piété . Les honneurs et les dignités ne l'enflent point ; l'obscurité et la dépendance ne le dégradent point . Il n'est ni insolent dans la prospérité , ni abattu dans l'adversité , ni orgueilleux et méprisant , comme le Philosophe , dans la médiocrité . S'il est au-dessus des autres hommes par sa place , il ne voit en eux que des égaux à qui il doit secours ou protection . Il s'estime au-dessous de quiconque sert Dieu mieux

qu'il ne fait; et, parce qu'il n'en est pas un qui ne soit ou ne puisse être plus grand que lui devant Dieu, il se met en son cœur à la dernière place. S'il est d'une condition obscure, loin d'envier celles qui sont plus relevées, il s'en félicite et en remercie Dieu. Oui, il remercie Dieu d'être né dans l'indigence; et, si la grace lui en donne le mouvement, il se réduit à la pauvreté, et même à la mendicité volontaire. Nous l'avons vu de nos jours; et ce trait de grandeur d'âme, pour qui le sait apprécier, n'est pas un des moindres triomphes de la dévotion. S'il a des maîtres, c'est Dieu qu'il respecte,

qu'il aime, auquel il obéit dans eux; et leur service n'a rien qui l'avilisse à ses yeux. En un mot (car je ne veux pas épuiser ce détail), si celui-là a le cœur vraiment grand, qui est au-dessus de tout le créé, et ne connaît de supérieur que Dieu seul, tel est le vrai dévot.

X X X.

Il semble qu'il ne manque plus rien au portrait de la dévotion, et qu'il surpassé même de bien loin l'idée qu'on s'en fait communément. J'ai cependant encore quelques traits à y ajouter.

Le vrai dévot est un homme qui n'appartient plus au temps.

Du moment qu'il se consacre à Dieu, il est comme transporté dans la région de l'éternité; il ne pense qu'à l'éternité, non avec frayeur, mais avec joie, comme à sa destination; il envisage tout par rapport à l'éternité; il a sans cesse à l'esprit ces paroles d'un saint : *Que fait cela à l'éternité?* Que m'importe ce qui se passe? je ne suis en ce monde que comme dans un lieu d'épreuve; j'y suis venu pour faire l'apprentissage de ce que je dois faire éternellement. Je suis destiné à aimer Dieu, et à être heureux à jamais par sa possession. Voilà ma fin. Ce nombre incertain, et très-petit en soi, de

jours qui s'écoulent pour moi sur la terre, ne m'est accordé qu'afin que j'aime Dieu par choix, pour mériter de l'aimer à titre d'éternelle récompense. Tout doit être ici-bas pour moi un exercice d'amour. Mais l'amour n'aspire qu'à donner, qu'à sacrifier, qu'à souffrir pour ce qu'il aime, qu'à s'immoler à son bon plaisir. Je n'ai donc que cela à faire : voilà l'emploi de tous les instants de ma vie. Celui que j'aime mérite tout, et attend tout de moi. Il m'a aimé d'un amour éternel, d'un amour tout gratuit et désintéressé, d'un amour dont le mien, quel qu'en soit l'excès, n'approchera jamais.

Pour prix de son amour , il me demande le mien ; et , quand il ne m'auroit pas prévenu , quand il ne me promettoit rien , j'aurois encore mille raisons de l'aimer.

La volonté de Dieu est l'unique règle du vrai dévot. Dans tout ce qui lui arrive il ne voit qu'elle ; il ne s'attache qu'à elle ; il la bénit de tout ; toujours content , pourvu qu'elle s'accomplisse. Il est intimement persuadé que Dieu ne veut rien , ne permet rien qui ne tourne à l'avantage de ceux qui l'aiment ; tout ce qui lui vient de sa main (et tout en vient hors le péché) est un bienfait pour lui ; et les croix plus que tout le reste ,

à cause de la ressemblance qu'elles lui donnent avec Jésus-Christ, le chef et le modèle des ames dévouées à Dieu.

Tout lui sert pour s'unir de plus en plus à celui qu'il aime : les obstacles se changent en moyens ; rien ne l'arrête ; il surmonte tout ; il force tout ; il ôte tous les milieux qui l'empêchent de se joindre immédiatement à lui , esprit à esprit, et cœur à cœur. L'union divine est le motif de toutes ses actions, et le centre de tous ses desirs. Aussi tout ce qu'il aime , ne l'aime-t-il qu'en Dieu et pour Dieu.

Qu'on n'aille pas croire pour

cela, comme plusieurs se l'imaginent faussement, que son cœur soit indifférent et insensible. Il n'en est point de plus affectueux, de plus tendre, de plus compatissant, de plus généreux, de plus reconnoissant, que celui du vrai dévot. Son amour pour le prochain se modèle sur l'amour infini de Dieu, et il n'est qu'une extension de celui qu'il a pour Dieu. Amour du prochain, amour solide, amour délicat, amour prévenant, amour que rien ne sauroit affoiblir, et qui s'augmente au contraire par ce qui sembleroit devoir l'éteindre. Ce qui n'empêche pas que, dans un sens très-

juste, Dieu ne soit tout pour le vrai dévot, et que le reste ne lui soit rien; parce que Dieu est son unique bien, et le terme de ses affections, qui ne font que passer par les créatures, pour se fixer en lui.

X X X I.

Mais voyons plus particulièrement quelle conduite la dévotion inspire à l'égard du prochain; car c'est le point sur lequel elle est le plus injustement attaquée; et il est nécessaire de la venger de la malignité de ses censeurs.

Je dis donc que, dans ce qui regarde le prochain, la dévotion a tous les caractères que saint

Paul attribue à la charité (1), puisqu'elle n'est autre chose que l'exercice de la plus pure charité. Qu'on me suive ici dans le développement de ces caractères ; qu'on les applique aux dévots que l'on connaît, et qu'on rende justice à ceux dans qui on les verra briller, malgré quelques ombres qu'y mêle malgré elle la foiblesse humaine.

Ainsi le vrai dévot est patient ; il souffre tout, il supporte tout de la part du prochain. Ce support est une des choses les plus nécessaires dans le commerce de la vie,

(1) I, Cor. 13, 4, 9.

et celle à laquelle il s'exerce davantage, parce qu'elle est d'un usage continué, et qu'elle contribue plus qu'aucune autre à l'entretien de la paix domestique. Car c'est dans l'intérieur des familles, et à l'égard des personnes avec qui l'on vit habituellement, qu'on en a le plus besoin; un mari et une femme à l'égard l'un de l'autre; un maître à l'égard de ses serviteurs; des parens à l'égard de leurs enfans; et en général ceux qui vivent ensemble, ou qui ont entre eux de fréquens rapports, lesquels donnent lieu au caractère, à l'humeur, à mille petits défauts naturels, de se montrer tels qu'ils sont.

J'ose dire qu'il est plus aisé de garder la patience dans les grandes occasions, où les motifs de la religion soutiennent, et où la crainte d'offenser Dieu nous tient sur nos gardes, que de ne pas s'échapper, et de ne témoigner rien ni dans son air ni dans ses paroles, en je ne sais combien de rencontres légères qui reviennent souvent, contre lesquelles on n'a pas le soin de se précautionner, et où les fautes qu'on fait ne paroissent pas de conséquence. Cependant le manque de support a quelquefois de tristes suites. L'imagination s'échauffe, et nous grossit des défauts qui sont peu de chose; l'humeur s'aigrit;

de la simple répugnance on passe à l'aversion; on ne peut plus se voir ni se souffrir; on se choque de tout; des paroles on en vient aux mauvais procédés, aux éclats, aux inimitiés déclarées. La chose dans son commencement n'étoit rien; le mal à la fin devient extrême et incurable. C'est ici que la pratique de la dévotion est d'un grand usage, en nous apprenant à supporter les misères d'autrui, comme nous voulons qu'on excuse les nôtres.

Il est *plein de bonté*; toujours enclin à obliger. Son bien, son temps, ses talens, son crédit, sont moins à lui qu'aux autres. A quel-

que moment qu'on le prenne, quelque service qu'on lui demande, dès qu'il est en son pouvoir, il est disposé à le rendre; il quitte tout; il sacrifie même ses exercices de piété, lorsque l'intérêt du prochain l'exige. Il ne connoît point ces vaines offres, ni ces excuses et ces défaites si usitées dans le monde, où, pourvu qu'il n'en coûte rien, on fait montre de bonne volonté, et l'on cherche à en imposer par les apparences. Ses offres sont sincères; il est esclave de ses promesses; et, quand il s'excuse, c'est de manière à faire sentir que c'est pour lui une peine véritable de ne pas pouvoir accorder ce qu'on lui demande.

C'est de lui seul qu'on peut dire qu'il n'est point jaloux ; qu'il voit avec autant et plus de plaisir la prospérité d'autrui , que la sienne ; qu'il ne porte envie ni aux talens , ni aux succès des autres , ni aux applaudissemens , ni aux récompenses qu'ils reçoivent . Comment leur envieroit-il ce qu'il ne desire pas pour lui-même ? Il est le premier à reconnoître leur mérite , à le louer , à le produire , à le faire valoir . Il n'est pas même jaloux de leur vertu , de leur sainteté , des graces que Dieu leur fait , qui sont les seuls biens où il aspire ; et , quelque desir qu'il ait d'aimer Dieu , il souhaite que les

autres l'emportent sur lui en amour. Qu'il est rare d'être tout - à - fait exempt de ce sentiment si bas, et pourtant si naturel à l'homme, dont la dévotion seule affranchit !

Il ne dit rien, *il ne fait rien mal-à-propos*, à la légère, inconsidérément : ce qui est si important, et qui a tant de suites dans la société. Bien supérieure en ce point à la politesse qui ne sauve que les dehors, la dévotion étend cette règle aux jugemens et aux affections, d'où partent les démonstrations extérieures, dont on n'est pas toujours le maître, quand on ne s'observe point sur ce qui se passe au-dedans.

Loin de s'enfier des avantages temporels ou spirituels qu'il a sur les autres, le vrai dévot n'y fait pas même attention ; ou , s'il y pense, il n'y trouve que des sujets de s'humilier; au lieu que le faux dévot fait sans cesse une comparaison secrète de soi aux autres , pour se donner la préférence , et se féliciter de n'être pas comme le reste des hommes (1). Pour lui , il ne s'applique qu'à s'oublier ; et les jugemens qu'il porte de lui-même ne tendent qu'à se mépriser . C'est là son sentiment de plus intime.

(1) Luc , 18 , 11.

Personne n'est plus éloigné que lui de l'*ambition*. Autant que les autres sont flattés des distinctions et des prééminences, autant les a-t-il en aversion. Il pense si peu à s'élever, à l'emporter sur les autres, à commander, qu'au contraire il n'aime qu'à s'abaisser, qu'à choisir les dernières places, qu'à obéir. Il est encore plus exempt de l'*ambition spirituelle*; sachant qu'elle est plus dangereuse, et plus odieuse à Dieu et aux hommes que l'autre. Il en étouffe dans son cœur jusqu'au moindre germe, et ne laisse jamais rien paraître au-dehors qui puisse donner quelque idée avantageuse de lui-même.

Il ne cherche point ses propres intérêts, toujours prêt à les sacrifier pour le bien de la paix, et pour conserver la charité. Son grand, son unique intérêt, est de vivre bien avec tout le monde, en vue de Dieu.

Il ne connoit ni l'emportement, ni les paroles aigres, ni l'humeur contrariante. La douceur accompagne tous ses discours, et règne dans tous ses procédés. Il aime mieux céder, lorsqu'il a raison, que de soutenir avec chaleur son sentiment. Rien ne le blesse, rien ne l'offense, rien ne l'irrite. On croiroit qu'il est insensible, et qu'il ne s'aperçoit de rien, quoi-

qu'il ait le sentiment très-délicat, et que rien de déplacé ne lui échappe.

Tandis que le faux dévot se scandalise de tout, et donne un mauvais tour à tout, *il ne pense point le mal*, et interprète tout en bien ; mettant tout son esprit à voir et à présenter les choses du bon côté, à diminuer les torts réels, et à justifier l'intention, lorsque l'action ne peut s'excuser. Comme il n'a point de malignité, il ne la soupçonne pas non plus dans autrui ; et pour croire le mal, il faut qu'il y soit forcé par l'évidence.

X X X I I .

La politesse du monde n'est que dissimulation (1) ; il ne témoigne de l'estime et de l'amitié que pour mieux cacher sa froideur et son mépris : indifférent pour ceux qu'il affecte le plus de caresser ; voulant même souvent du mal à ceux dont il paroît épousser vivement les intérêts. Le vrai dévot *aime sans feinte* ; il montre sur son visage ce qu'il a dans l'âme ; sa bouche n'exprime que ce qu'il sent. Son caractère est la cordialité , vertu si précieuse , et que le monde a bannie de son

(1) Rom. 12, 9 et suiv.

commerce, pour n'en garder que les apparences.

Il n'attend pas qu'on le préviennent ; mais il prévient les autres par des marques d'honneur. Il oublie les égards qu'on lui doit, et ne songe qu'à ceux que la charité lui dicte pour le prochain. Ce n'est pas cependant qu'il ne sache au besoin soutenir sa dignité , et maintenir les droits de son rang ; mais il n'y met ni hauteur, ni prétention , ni délicatesse excessive ; et l'on est moins porté par cette raison à lui disputer ce qui lui est dû.

La politesse ne donne que pour recevoir : elle ne fait des avances

dans une rencontre, qu'afin qu'on les lui rende dans une autre. Elle mesure , elle apprécie ses civilités , et elle exige au moins autant d'attention qu'elle en témoigne ; craignant toujours qu'on ne lui manque , ou qu'on ne sente pas assez le prix de ce qu'elle fait. Il n'en est pas ainsi de la dévotion. Sans déroger à ce qui appartient à la condition et à la place, elle sait être affable , gracieuse , prévenante ; elle s'humanise , s'appri-voise , se rappelisse , se met au niveau de ceux avec qui elle con-verse ; ses démonstrations sont franches , naturelles , sans intérêt , sans aucune vue de retour sur soi.

La compassion humaine n'a souvent que des paroles , et tout au plus des sentimens stériles. Elle est partielle; elle est inconstante ; elle n'a qu'un premier mouvement, et s'épuise bientôt. Quelquefois les maux dont elle est témoin , par leur excès même , lui inspirent plus d'horreur que de pitié ; et , si elle les soulage , ce n'est qu'avec un soulèvement de cœur , et en détournant les regards. Il n'est que trop ordinaire que l'humanité dont on se pique soit affectée , qu'il y entre de l'ostentation , qu'elle ne fasse le bien que pour l'éclat , et qu'en mettant au jour la misère secrète d'autrui , elle ne

lui donne lieu de se repentir de s'être confiée à elle.

La dévotion ne tombe dans aucun de ses défauts. Sa commisération s'étend sur tous les malheureux : *elle prend part par le cœur à leurs maux et à leurs nécessités, comme s'ils lui étoient propres.* Elle les soulage efficacement, prenant non seulement sur son superflu, mais sur son nécessaire. Nulle sorte de misère ne la rebute; et plus cette misère est extrême, plus elle s'empresse de la secourir. Elle accompagne ses charités d'un air d'intérêt, de sensibilité, de tendresse, qui touche, qui console, qui ravit les af-

fligés. Pleine d'égards sur-tout pour l'indigence honteuse , elle la devine , lui épargne l'embarras de s'expliquer , lui laisse souvent ignorer la main qui l'assiste , et le fait si secrètement , que personne ne s'en doute , et qu'il ne lui en échappe jamais un mét.

La charité rend propres au vrai dévot les dispositions intérieures du prochain. *Il est joyeux , selon le conseil de l'apôtre (1) , avec ceux qui sont dans la joie , et pleure avec ceux qui pleurent.* Son ame prend les sentimens de ceux qui l'approchent , et elle est affectée

(1) Rom. 12, 15.

de ce qui les touche. Ce n'est ni grimace , ni flatterie , ni simple politesse ; c'est l'intérêt réel et profond d'un frère qui prend part aux biens et aux maux de ses frères , et les regarde comme siens.

Enfin si l'on considère d'une part ce que l'humanité , l'éducation , la politesse, peuvent mettre d'utilité, de sûreté, de douceurs, et d'agrémens dans le commerce de la vie ; et d'autre part , ce qu'y met la dévotion bien prise et bien pratiquée , et ce qu'elle y mettroit si elle étoit plus généralement répandue , on sera forcé de convenir que tout l'avantage est de son

côté , et qu'il n'y a nulle comparaison à faire. C'est au vrai dévot qu'appartient l'éloge de l'Écriture , *d'être aimé de Dieu et des hommes* (1), parce qu'il sert Dieu en Dieu , et qu'il fait aux hommes tout le bien qui dépend de lui : et s'il n'est pas toujours aimé d'eux , c'est qu'ils sont méchans , envieux , ingrats , qu'ils méconnoissent la vertu , et ne lui rendent pas justice.

XXXIII.

Ou l'homme dévot ne l'est pas comme il doit l'être , ou il est bon époux , bon père , bon maître , bon ami , bon citoyen , bon sujet ; parce que l'essentiel de la dévo-

(1) Eccli. 45, 1.

tion consiste à bien remplir tous les devoirs attachés à ces titres , et aux autres de cette nature. Il n'est aucun cas où elle autorise à manquer à la moindre obligation qui résulte des rapports de la société naturelle ou civile , et où elle ne condamne sévèrement celui qui y manque. Ce n'est pas tout : elle seule nous découvre toute l'étendue de ces devoirs , nous oblige en conscience de les étudier , et nous fait trouver du goût et du plaisir à nous en acquitter , en tout temps et en toute circons-tance.

Toutes choses d'ailleurs égales , comparez dans chaque état , dans

chaque profession, l'homme dévot et celui qui ne l'est pas. Voyez quel est le plus instruit, le plus assidu, le plus intègre, le plus exact, le plus délicat, le plus désintéressé; quel est celui qui réussit le mieux, dont le public se plaint le moins, et dont il est le plus content. Jetez les yeux sur les plus hautes places; examinez sans partialité par qui elles ont été le mieux remplies, par les partisans ou par les ennemis de la dévotion. On peut être dévot, et manquer de talents; mais on ne manque ni de zèle, ni de probité, ni de désir de bien faire. Les fautes qu'occasionne le défaut de gé-

nie, ne doivent point être imputées à la dévotion, si jamais elle ne nous porte à prendre une charge, un emploi, une profession, où nous ne sommes pas propres, si elle nous oblige à ne rien négliger pour nous en rendre capables, ou enfin à les quitter et à nous en défaire, si le public et les particuliers en souffrent. Ce n'est jamais de la dévotion que viennent les fraudes, les malversations, les injustices, les violences, les abus d'autorité; ni la négligence, le défaut de travail, et toutes les suites d'une ignorance coupable. Tout le bien doit être mis sur son compte; tout le mal lui est étran-

ger, et il est contre l'équité de l'en rendre responsable. Voilà en gros ce qu'est le vrai dévot par rapport au prochain et à la société.

XXXIV.

Pour ce qui le regarde personnellement, la dévotion le rend heureux du seul vrai bonheur qu'on puisse goûter sur la terre : jamais il n'est arrivé qu'un vrai dévot ait eu sujet de se repentir de l'être, et jamais cela n'arrivera. On me dira qu'il se hait, qu'il se méprise, qu'il se combat, qu'il se renonce. Je l'avoue ; mais c'est en cela même qu'il trouve la paix, l'égalité d'âme, et la joie. Il est

T

certain, par la raison et par les principes de la foi, et démontré par une expérience constante et universelle, que les biens de ce monde, ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs, ne sauroient contenter l'ame, et ne font qu'irriter sa faim, sans l'appaiser ; que les passions sont la principale source des malheurs qui accablent le genre humain ; et que, pour les maux inévitables de cette vie, nulle autre philosophie que celle de la religion ne nous aide à les porter, et ne nous en enseigne le véritable usage.

Il est encore certain, et démontré par l'expérience, que Dieu

étant l'unique bien de l'homme, la dévotion qui le rapproche de Dieu, qui tend à l'unir à Dieu, est le vrai, le seul principe de son bonheur; qu'elle le préserve du péché qui est son souverain mal; qu'elle le garantit des malheurs qui sont l'ouvrage de ses propres passions; qu'à l'égard des autres maux, soit naturels, soit causés par l'injustice et la malice de ses semblables, elle lui apprend à les surmonter par la patience, et à en tirer de merveilleux avantages; que, pour ce qui est des tentations, des épreuves, et des autres peines surnaturelles, elle lui persuade que ce ne sont pas des maux,

mais des biens véritables , des remèdes qui expient ses péchés , ou qui l'en préservent , des occasions de pratiquer la vertu , des moyens qui le sanctifient , et le disposent à l'union divine . Ainsi elle l'élève au - dessus de tous les accidens humains , au - dessus des vicissitudes de la vie spirituelle , au - dessus de lui-même , et l'établit dans une paix inaltérable .

D'autre part , Dieu qui est riche en miséricorde , et ne se laisse jamais vaincre en libéralité , se dévoue , si j'ose ainsi parler , à celui qui lui est dévoué ; il le traite comme son enfant ; il en prend soin comme de la prunelle de son

œil (c'est l'expression dont il se sert lui-même) ; il lui prodigue ses secours, ses consolations, ses faveurs; il s'applique en un mot à le convaincre, par les témoignages les plus forts et les plus intimes, qu'on gagne tout en lui sacrifiant tout; et que le bonheur suprême de la créature ne se rencontre que dans la perte de tout autre bien et d'elle-même, pour s'assurer la possession du bien infini.

Ne m'accusez pas ici de mensonge ni d'exagération. Croyez au contraire fermement que ce que je dis est au-dessous de ce qui est. Vous avez là-dessus la déposition

unanime des Saints; rapportez-vous-en à eux. Vous avez leurs écrits; consultez-les, et voyez s'ils en disent moins que moi. Il n'en est pas un seul qui n'ait attesté qu'il étoit heureux au service de Dieu, qu'il ne l'avoit jamais été auparavant, et que c'est l'unique moyen de l'être.

Si vous me dites que vous ne goûtez pas ce bonheur, quoique vous serviez Dieu depuis bien des années, c'est que vous ne le servez pas avec le même dévouement que les Saints; c'est qu'il entre bien de la négligence, bien de la lâcheté, bien de la réserve, dans votre dévotion; c'est que vous

vous cherchez vous – même, au lieu de chercher Dieu; et que l'amour – propre tyrannise votre ame par la crainte, par le desir, par les vains regrets et les fausses prévoyances, par les murmures, les révoltes intérieures, et les résistances qu'il oppose au règne de l'amour de Dieu.

X X X V.

Vous me demandez un modèle de la dévotion parfaite. Quel autre puis-je vous proposer que celui qui nous a été donné à tous dans la personne de Jésus-Christ ! Ecoutez ce divin maître; étudiez sa conduite. Il n'est venu sur la terre

que pour vous apprendre en quoi consiste le vrai et l'entier dévouement. Toutes les leçons de sa céleste doctrine se réduisent à celle du dévouement. Toute sa vie n'a été que le dévouement le plus absolu, pratiqué de la manière la plus excellente.

A l'instant même qu'il est entré dans le monde, il s'est dévoué à Dieu son père en qualité de victime, pour réparer les outrages faits à sa gloire, et réconcilier avec lui le genre humain. Dès ce moment, la grande croix qu'il devoit porter lui a été offerte : cette croix embrassoit toute la suite de sa vie, et devoit toujours devenir plus

dure et plus pesante, depuis sa crèche jusqu'au dernier soupir. Elle réunissoit à un degré incompréhensible tous les genres de souffrances et d'opprobres que peut porter une ame soutenue de toute la force de la Divinité ; elle devoit épuiser sur lui tous les fléaux de la justice divine ; elle devoit égaler et surpasser toutes les peines dues aux énormes et innombrables iniquités des hommes. Son ame, infiniment éclairée par la lumière divine, mesura l'étendue de cette eroix, en connaît distinctement toutes les rigueurs, en prévit et en ressentit d'avance les inexprimables tourmens.

Il l'accepta avec toute la soumission, tout l'amour, toute la générosité dont un Homme-Dieu étoit capable. Il l'eut toujours présente à l'esprit; elle fut toujours chère à son cœur; il hâta continuellement par ses desirs la consommation de son sacrifice; et la véhémence extrême de ces desirs fut peut-être le plus grand de ses tourmens. Car, quel qu'en dût être le succès, son amour alloit incomparablement au-delà, et lui faisoit souhaiter de souffrir encore plus, s'il se pouvoit, pour la gloire de son Père et pour notre salut.

Voilà le sublime, le divin mo-

dèle du dévouement; voilà l'expression la plus juste et la seule vraie de ce que Dieu mérite de notre part, et du service que nous lui devons. Ce n'est qu'en vue de ce merveilleux dévouement, qu'il veut bien se contenter du nôtre, tout foible, tout imparfait, tout indigne qu'il est de sa suprême majesté. Notre dévouement, à quelque point qu'il se porte, et qu'on puisse le concevoir, n'est par lui-même daucun prix; il est insuffisant pour expier la plus légère de nos offenses, et nous mériter le moindre degré de gloire. Il n'y a jamais eu qu'un seul dévouement agréable à Dieu par

lui-même, celui de Jésus-Christ; il n'accepte que celui-là; il n'a égard qu'à celui-là, dont les nôtres tirent toute leur valeur.

Jetons donc les yeux sur ce parfait et unique exemplaire, et mettons-nous d'abord bien avant dans l'esprit cette grande vérité, que Dieu est tellement au-dessus de nous, ou, pour mieux dire, que Dieu est tellement tout, et nous tellement rien, qu'il nous est impossible par le dévouement le plus étendu et le plus généreux qui se puisse imaginer, je ne dis pas d'atteindre à ce qu'il a droit d'attendre de nous, mais de rien faire qui attire un seul de ses re-

gards, et nous rende dignes d'une légère marque de sa bienveillance.

Ensuite, après nous être profondément humiliés et anéantis, prions-le de nous inspirer lui-même un acte de dévouement qu'il daigne agréer, de nous faire produire cet acte avec tout l'amour qui peut entrer dans le cœur de l'homme, et de nous soutenir par la force de sa grace dans l'accomplissement fidèle et constant de tous les sacrifices qui y sont renfermés.

Enfin, parce que nous ne sommes que néant de notre fonds, que péché par notre volonté, et qu'il n'est aucun bien en nous qui ne

soit un don de Dieu , unissons notre dévouement à celui de Jésus-Christ, conjurons ce divin Sauveur de lui communiquer quelque parcellle des mérites du sien, de le présenter à son Père avec le sien , et de l'engager par sa toute-puissante médiation à l'agréer.

XXXVI.

C'est sans doute le point essentiel de bien concevoir l'acte de dévouement , et de le former dans son cœur avec une volonté pleine et entière; car tout dépend de connoître la nature et les qualités de notre engagement avec Dieu , et d'en embrasser généreusement

toutes les obligations. On peut bien dire ici que le commencement est la moitié du tout.

Mais ce n'en est que la moitié ; il faut en venir à l'exécution. On voudra savoir peut-être quels en sont les moyens. Je ne satisferai point ici pleinement à cette question. Ce sera la matière d'un autre écrit qui suivra de près celui-ci, sous le titre de *Maximes spirituelles*, où j'espère en dire assez pour mettre les commençans sur la voie. Cependant je propose ici trois moyens généraux, qui mèneront loin ceux qui les observeront.

Le premier est d'avoir toujours

son dévouement présent à l'esprit, comme Jésus-Christ. Le moment où l'on se dévoue, soit dans l'oration, soit à la communion, est un moment de ferveur et de grâce forte et sensible. L'ame alors est, pour ainsi dire, enlevée à elle-même, et transportée en Dieu. Mais ce moment passe vite : la ferveur tombe ; l'impression sensible de la grâce se dissipe ; l'ame revient à soi, et rentre dans son état ordinaire. Mille soins inévitables qui la distraient lui feroient perdre de vue l'engagement qu'elle vient de prendre, si elle n'avoit soin de se le rappeler souvent, de le renouveler, et de s'en rendre le

souvenir habituel. Ce souvenir la réveille, la soutient, ranime sa langueur, excite son courage, confond sa lâcheté, est en même temps un frein qui l'arrête, et un aiguillon qui la fait avancer.

Le second moyen est de se comporter en tout, à l'exemple de Jésus-Christ, comme une personne dévouée à Dieu, c'est-à-dire de ne plus disposer de soi, de ne plus former de vues ni de projets, de quelque nature qu'ils soient; mais de se laisser entre les mains de Dieu, et de ne rien entreprendre que par l'inspiration de sa grace : Dieu ne manquant jamais de faire connoître sa vo-

lonté à une ame qui s'est déterminée à l'accomplir ; de ne se permettre ni crainte ni desir sur d'autres objets que ceux qui sont la matière de notre dévouement, craignant sans cesse ce qui pourroit nous en faire sortir, et désirant ardemment d'y être fidèles ; de se regarder désormais comme étant sous la conduite spéciale de la Providence ; d'abandonner à Dieu le soin de notre intérieur , sans nous inquiéter , sans trop réfléchir sur notre état, sans rechercher curieusement les raisons de ce qui nous arrive ; de recevoir avec une égale reconnaissance ce qui nous console et ce qui nous

afflige, ce qui nous trouble et ce qui nous tranquillise, ce qui nous contrarie et ce qui nous accommode, ce qui nous abat et ce qui nous relève : de croire sans hésiter que Dieu n'a en vue que notre bien ; et que, pourvu que nous nous tenions attachés à sa volonté, les choses en apparence les plus contraires réussiront à notre avantage.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, mais celui de toute la vie, de s'exercer à se conduire ainsi dans tous les évènemens, soit temporels, soit spirituels. On est long-temps apprenti dans cette science, avant que de devenir maître ; et

I'on ne s'y rend habile qu'après des fautes réitérées dont on s'humilie et se corrige. Mais il est indispensable d'entrer dès l'abord dans cette disposition générale ; sans quoi point de pratique du dévouement.

Le troisième moyen est d'avoir toujours les yeux sur Jésus-Christ, pour le copier et l'exprimer dans notre conduite intérieure et extérieure ; de le supplier de tracer lui-même en nous son image, et de nous tenir sous sa main comme une toile immobile et bien tendue , prête à recevoir tous les traits de cet adorable original. Car c'est Jésus-Christ lui-même

qui travaille sur notre ame , qui y crayonne son propre portrait , auquel il ajoute ensuite les couleurs et les coups de pinceau les plus délicats , quand nous n'y mettons nul obstacle.

Comme Dieu a fait le monde matériel par son fils , c'est aussi par lui qu'il fait le monde spirituel et surnaturel ; et ce monde ne devient tel qu'il doit être que par sa ressemblance avec Jésus-Christ. Les Saints de l'Ancien Testament l'ont figuré ; ceux du Nouveau n'ont point d'autre modèle ; et , quand tous les traits de l'Homme-Dieu auront été exprimés dans les élus , selon les

dessein du Père Eternel , l'Univers finira. *Ceux*, dit saint Paul , que Dieu a connus dans sa prescience , il les a prédestinés à devenir conformes à l'image de son fils (1).

X X X V I I.

Si le dévouement à Dieu par Jésus-Christ est le premier devoir de quiconque porte le nom de chrétien , à plus forte raison l'est-il de ceux qui , par état , sont chargés de le prêcher aux autres , de leur en enseigner la pratique , et de leur en donner l'exemple ; et

(1) Rom. 8, 29.

encore de ceux que Dieu a retirés des embarras du siècle, afin qu'ils lui fussent dévoués d'une façon plus spéciale. Compte-t-on néanmoins beaucoup de vrais dévots dans le sacerdoce et dans l'état religieux ? Je le dis avec douleur : ils y sont presque en aussi petit nombre que les épis échappés à la faulx du moissonneur , et les grappes de raisin qui restent après la vendange.

Quelle est donc la bonne terre où sera reçue et fructifiera cette semence ? Dieu la connaît , et c'est pour elle qu'il m'a fait écrire. Ces ames goûteront , comprendront , pratiqueront.

Pour les autres, je les entends déjà se récrier et se plaindre que je porte les choses trop loin, que je demande trop, et qu'il n'y a pas moyen d'être dévot comme je veux qu'on le soit. Mais est-ce moi qui le veux de la sorte? N'est-ce pas la nature même de la chose? Raisonnez tant qu'il vous plaira sur la dévotion : modifiez-la, tempérez-la, adoucissez-la, tant que vous le pourrez ; jamais vous ne parviendrez à accorder la grace et la Nature, Dieu et le monde, l'amour de Dieu et l'amour-propre; et, tant que cet accord sera impossible, j'aurai raison; je n'au-

rai rien demandé que de juste, et même de nécessaire.

J'ai outré les choses. En quoi ? Est-ce en qualifiant la dévotion de dévouement ? Mais je n'ai fait que rendre en français le mot latin. Est-ce en m'attachant à l'idée de dévouement ? Sur quelle autre idée devoit donc porter tout mon livre ? Ai-je eu tort d'assurer que le dévouement qui a Dieu pour objet, doit être intérieur, sans réserve, sans partage ; qu'il doit naître de l'amour, inspirer la confiance, disposer à l'abandon, être humble, mortifié, et le reste qu'on peut se rappeler ? En ai-je dit trop ? Ai-je même tout dit

sur chacun de ces caractères ? Et si, par un coupable ménagement, j'avois affoibli la vérité, ceux qui m'accuseront d'être outré n'auront-ils pas été les premiers à crier au relâchement ?

En aurois-je dit moins, si j'eusse mis pour titre à cet ouvrage : *Caractères de la vraie Charité*; et si, développant les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, où sont renfermés la loi et les Prophètes, je leur eusse appliqué tout ce que j'ai attribué à la dévotion ?

En aurois-je dit moins, si, parlant à des disciples de Jésus-Christ, et leur adressant les propres pa-

roles de leur maître , je leur eusse interprété ses leçons et sa doctrine , selon le sens des Apôtres et des Pères de l'Eglise ? ou si , leur proposant Jésus-Christ pour modèle , je leur eusse fortement représenté l'indispensable nécessité d'imiter ses dispositions intérieures à l'égard de Dieu son père , et à l'égard des hommes , et les vertus qui ont éclaté dans toute la suite de sa vie , depuis la crèche jusqu'à la croix ?

En aurois-je moins dit , si je leur eusse mis sous les yeux l'exemple des premiers chrétiens , nos pères dans la foi , et que je leur eusse demandé si , ayant les

mêmes devoirs et les mêmes obligations , ils n'étoient pas tenus d'avoir les mêmes sentimens , la même conduite , le même dévouement ? Et qu'on ne me dise pas que les circonstances ne sont pas les mêmes. Il me seroit aisé de prouver que les circonstances actuelles sont plus délicates et plus dangereuses pour le salut.

Je conclus que je ne pouvois en dire moins sans trahir la cause de Dieu , et qu'on ne peut en faire moins sans nuire aux plus chers intérêts de son ame. Il y va de la gloire de Dieu , pour laquelle nous sommes créés ; il y va du bonheur éternel auquel nous sommes ap-

pelés ; il y va encore de notre bonheur présent. La chose vaut la peine d'être pesée mûrement, et sagement décidée.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *Caractères de la vraie Dévotion*. Cet excellent ouvrage décèle dans son pieux auteur une connaissance profonde de la conduite intérieure des ames sincèrement occupées de leur sanctification. Il explique d'abord ce qu'on doit entendre par ce terme *Dévotion* : il en donne ensuite les motifs; il en fixe le véritable objet, il en indique les vrais moyens : en sorte que, de tous les traits qui, sous sa plume, composent le tableau fidèle de la *vraie Dévotion*, les personnes qui, même dans le monde, font profession d'une piété plus particulière, peuvent tirer le plus grand avantage pour leur avancement dans la perfection chrétienne. Celles, au contraire, qui font consister dans des pratiques illusoires tout le système de leur vie prétendue dévote, trou-

veront dans ce lumineux écrit des règles infaillibles pour réformer leurs idées et se détromper sur les apparences d'une piété qui n'est en effet qu'hypocrisie, quand elle n'a pas pour principe et pour base le plus entier dévouement du cœur à tout ce qui peut procurer la gloire de Dieu, l'édification du prochain, et leur propre sanctification. Donné à Paris,
ce 8 janvier 1788.

Signé LOURDRE, Professeur-Royal.



